d
6

RB 82889

UNIVERSITY OF
TORONTO LIBRARY

The
Jason A. Hannah
Collection
in the History
of Medical
and Related
Sciences

Sq

TRAITÉ
DES TUMEURS
ET DES
OBSTRUCTIONS.

Il se vend du même Auteur M. MAUBEC, chez le même Libraire un Livre intitulé *Principes Physiques de la Raison & des Passions des hommes*. Volume in 12. 30. s.

TRAITÉ
DES TUMEURS
ET DES
OBSTRUCTIONS

Par M. MAUBEC, Docteur en Medecine de la Faculté de Montpellier.

NOUVELLE EDITION.

SOCIETY OF PHYSICIANS

A PARIS,
Chez BARTHELEMY GIRIN; ruë S. Jacques, vis-à-vis la Fontaine S. Severin, à la Prudence.

M. DCC IX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

LONDON

A MONSIEUR
GUY-CRESSENT FAGON,

Conseiller d'Etat & Premier Medecin du Roy.

MONSIEUR,

Je prens la liberté de vous offrir quelques réflexions que

j'ay faites sur une matiere, qui quoi que tres-importante, a pourtant été assez negligée jusqu'à present. C'est icy mon coup d'essay, ce sont les prémices de mes Etudes que je vous ay consacrées dés que j'ay formé le dessein de les faire paroître au jour. Ce petit Ouvrage, MONSIEUR, avoit besoin de l'éclat de vôtre nom, pour être receu favorablement du public; Vous jugez si sainement & avec tant de solidité de toutes choses, que l'on se laisse volontiers entraîner à vôtre suffrage, & que l'on se fait un devoir de souscrire à vos décisions. Ni le caprice ni la prevention n'ont point de part dans ces sentimens

avantageux, que l'on a pour vous, ils ne sont fondés que sur vôtre merite, & sur vôtre profond savoir.

En effet, MONSIEUR, s'il m'est permis de dire ce que tout le monde sçait, vous n'ignorez rien de ce que les sciences ont de beau & d'utile, & vous connoissez parfaitement les secrets les plus cachez de la nature & de la Medecine; rien n'échape à vôtre esprit vif & penetrant, & vôtre génie va toûjours au delà de ce que les autres ont pensé. Ces connoissances si capables de flatter l'amour propre, & de l'enflâmer, ne servent au contraire qu'à vous rendre plus doux & plus

affable : la ſcience a beau enfler les hommes ; avec toutes vos grandes & vaſtes lumieres, on doute ſi vous n'êtes-pas encore plus modeſte que vous n'êtes éclairé.

De ſi rares talens joints à tant de vertu, vous ont attiré depuis long-temps l'approbation du public ; & c'eſt MONSIEUR, *cette approbation ſi univerſelle qui ſollicita vôtre nomination de Premier Medecin du Roy, & qui vous éleva à une charge dont les fonctions ſont ſi delicates, & dans laquelle vous n'euſſiez ſans doute pas été preferé, ſi ce Prince qui connoît ſi bien le vray merite, eût trouvé dans ſon*

Royaume un ſujet plus digne de la remplir.

Ni ce grand Prince, ni le public ne ſe ſont pas trompez; les ſuittes ont fait voir que la Renommée, qui exagere toûjours, ne vous a point flatté : & vous travaillez MONSIEUR, ſi utilement à la conſervation de la précieuſe ſanté, qui vous eſt commiſe, que toute la France doit vous en rendre des actions de graces; & qu'il ne luy eſt pas permis d'oublier vôtre perſonne, lors qu'elle adreſſe ſes vœux au ciel pour ſon invincible Monarque.

Quelle gloire pour moy, MONSIEUR, ſi je pouvois mériter l'honneur de vôtre

bien-veillance ; & ſi ce petit Ouvrage, que j'oſe vous preſenter, étoit digne de vôtre protection. Ne pouvant pas raiſonnablement me flatter de ce glorieux avantage, j'auray du moins celuy de vous avoir donné une marque publique de ma veneration & de mon zéle, & d'avoir ſatisfait au deſir ardent, que j'ay toûjours eû, de faire connoître le reſpect tres-profond avec lequel je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble, & tres-obeïſſant ſerviteur,

MAUBEC.

AVANT-PROPOS

LOrs que je commençay ce Traité, je ne penſois qu'à m'inſtruire moy-même, & non pas à le faire paroître au jour; je conſiderois les Tumeurs & les Obſtructions qui en ſont le ſujet, comme des maladies tres-cõmunes, tres-dangereuſes, & comme la ſource d'une infinité de ſymptômes differens, ce qui me fit comprendre qu'il étoit abſolument neceſſaire d'en connoître à fonds la nature, pour faire la Medecine avec

ſuccez. Je cherchay donc cette connoiſſance dans les Auteurs qui en ont écrit : mais les uns ayant negligé de l'éclaircir, les autres ne l'ayant pas approfondie, je fus peu ſatisfait des lectures que j'avois faites ſur cette matiere, & pris la reſolution de faire un recueil exact des ſymptômes qui accompagnent ces maladies, & de les examiner avec attention: perſuadé que s'il étoit poſſible de découvrir l'état & les mouvemens de la matiere qui forme la Tumeur & les diverſes alterations qu'elle ſouffre depuis le commen-

cement juſqu'à la fin de la maladie ; j'en viendrois à bout par les reflexions que je pourrois faire ſur ces ſymptômes, & par les inductions, & les conſequences que j'en pourrois tirer.

Je fus confirmé dans ce deſſein par une raiſon qui ne ſouffre pas de replique; c'eſt que lors que nous ſommes appellez pour quelque malade, il ne paroît à nos ſens que les cauſes externes, & les ſymptômes ſur leſquels ſeuls nous ſommes obligez de decider de la nature de la maladie, de ſes cauſes, & des remedes qu'il

faut mettre en uſage ; ce qui fait voir qu'il ne peut être que tres-utile de ſe rendre cette methode familiere.

Je m'en ſuis pourtant écarté dans le chapitre des Obſtructions, parce qu'il m'étoit impoſſible de la ſuivre, ſans m'engager dans des diſcuſſions infinies, à cauſe du grand nombre des ſymptômes dont elles ſont la ſource. Celle que j'ay ſuivie ne me paroît pas moins propre à éclaircir ce qu'il y a de plus obſcur & de plus caché dans cette matiere ; & elle a cét avantage qu'elle eſt incomparablement plus courte &

moins ennuyante que la premiere.

Au reſte, ſoit que je me ſerve de l'une ou de l'autre je ne ſuppoſe que la ſtructure des parties, & les faits dont tout le monde convient; tout ce que j'avance au delà, ſoit qu'il regarde la nature & les cauſes de la maladie, ſoit qu'il regarde les ſignes diagnoſtiques, prognoſtiques, & la curation, ſont uniquement des conſequences que j'en ay tirées, & elles ſont ſi prés de leurs principes, que ſi je m'égarois le Lecteur le connoîtroit ſans étude & ſans peine.

Je m'applique ſurtout à faire ſentir la juſte valeur des raiſons, & des preuves que j'avance, afin que les démonſtrations ſoient receuës comme des démonſtrations, & les conjectures comme des conjectures.

Enfin, je me ſuis moins attaché à la politeſſe du diſcours qu'à la netteté des penſées, & n'ay pas retranché pluſieurs répetitions que j'ay crû néceſſaires pour mieux exprimer la force des preuves, & les rendre plus intelligibles.

TABLE

Des Chapitres & matieres contenuës dans ce volume.

CHAP. I. *Quelques Préliminaires sur les Tumeurs en general, & les mouvemens sympatiques.* page 1.

CHAP. II. *De l'Inflammation.*

ART. I. *Quels sont les symptomes qui accompagnent l'Inflammation, & quelle est la matiere qui forme la Tumeur.* pag. 15.

ART. II. *Des causes de l'Inflammation.* pag. 29.

ART. III. *Des differentes alterations que la Tumeur souffre, & des differentes manieres dont elle se termine.* pag. 59.

ART. IV. *Diagnostique & Prognostique de l'Inflammation.* p. 78.

ART. V. *Reflexions generales sur la*

cure de l'Inflammation. pag. 101.
ART. VI. *De quelle maniere il faut traiter la Colique nephretique, & l'Inflammation des Reins* p. 120.
ART. VII. *De quelle maniere on doit traitter les Inflammations des Parotides.* pag. 144.
CHAP. III. *De l'Ereſipele.* p. 152.
CHAP. IV. *De l'Oedéme.* p. 178.
CHAP. V. *Des Obſtructions.*
ART. I. *Où l'on explique de quelle maniere les Obſtructions ſe forment & ſe diſſipent.* p. 197.
ART. II. *Des deſordres que les Obſtructions cauſent dans le ſang, & dans le reſte de l'œconomie,* pag. 218.
ART. III. *Qui comprend le Diagnoſtique, Prognoſtique, & la curation des Obſtructions.* p. 232.
CHAP. VI. *Du Schirre.* pag. 250.

Fin de la Table des Chapitres

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Versailles le 31. Juillet 1701. Signé : Par le Roy en son Conseil, LECOMTE. Il est permis au Sieur MAUBEC Docteur en Medecine de la Faculté de Montpellier, de faire imprimer vendre & debiter par toute l'étenduë de nôtre Royaume, un Livre intitulé *Traité des Tumeurs & des Obstructions*, pendant le temps de quatre années, à commencer du jour que ledit Livre sera achevé d'imprimer, en vertu du present Privilege : Avec défenses à tous Imprimeurs & Libraires, d'imprimer ou faire imprimer ledit Traité, à peine de quinze cens livres d'amende, confiscation des exemplaires contrefaits, & de tous dépens dommages & interests, ainsi qu'il est plus au long porté par ledit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs, conformément aux Reglemens. A Paris ce 25. jour d'Octobre 1701. Signé, P. TRABOUILLET, Syndic.

Achevé d'imprimer le 6 Decembre 1701

APPROBATION.

De Monsieur BOUDIN, *Medecin de Monseigneur* LE DAUPHIN, *& de Madame la Duchesse de* BOURGOGNE, *Ancien Doyen de la Faculté de Paris.*

J'AY lû avec beaucoup de satisfaction le *Traité des Tumeurs & des Obstructions*, composé par le Sieur Maubec, Docteur en Medecine de la Faculté de Montpellier. J'y ay trouvé les causes de ces Maladies expliquées avec tant de netteté, & d'une maniere si mechanique, que j'ay crû cet ouvrage tres-utile au Public, & tres-digne de l'impression. Fait à Paris ce troisiéme Novembre mil sept cens un.

BOUDIN.

TRAITÉ DES TUMEURS ET DES OBSTRUCTIONS

CHAPITRE PREMIER.

Quelques préliminaires sur les Tumeurs en general, & les mouvemens sympatiques.

TAndis que toutes les parties, soit solides, soit liquides du corps humain sont dans leur état naturel, il joüit d'une santé parfaite, & il s'acquite sans peine de toutes ses fonctions:

mais ſi les humeurs viennent à s'alterer, ou à ſe corrompre, ou que le tiſſu, l'arangement, ou la figure des parties ſolides viennent à changer, les fonctions ſont néceſſairement léſées ; de là vient ce nombre infini de maladies qui affligent & détruiſent le genre humain.

Parmy ces maladies les Tumeurs contre nature tiennent ſans doute un rang tres-conſiderable ; car il s'en forme généralement dans toutes les parties, & il en eſt pluſieurs qui ſont accompagnées des ſymptômes les plus fâcheux, qui tres-ſouvent ſont ſuivis de la mort de ceux qui ſont aſſez ma heureux pour en être attaquez.

Ces Tumeurs ſont ſi differentes entr'elles que Galien en a fait ſoixante-une claſſes, & quelques autres ont augmenté

ce nombre juſques à 226. toutes ces differentes eſpeces conviennent cependant en ce que la groſſeur de la partie eſt augmentée, & c'eſt en cela que conſiſte l'eſſence de cette maladie.

Leurs differences ſe prennent ou de la matiere dont elles ſont compoſées, ou de la maniere dont elles ſe forment, ou de la partie affectée, ou de quelque accident particulier.

Quelques-unes ſont formées par des corps externes qui ſe ſont introduits dans la partie: une balle, par exemple, engagée dans les chairs, les éleve néceſſairement en tumeur.

Quelques autres ſont faites par des parties ſolides qui ſe ſont déplacées; telles ſont les tumeurs des hernies, des diſlocations, & des fractures.

Ces cauſes cependant ne ſont

pasle s ſources les plus cõmunes des tumeurs, le ſang & les humeurs qui s'en ſéparent ſont des minieres tout autrement fécondes, & l'on voit aiſément qu'elles doivent faire des tumeurs toutes les fois qu'elles s'arrêtent & s'accumulent en quelque endroit; & cõme ces humeurs ſont de differente nature & qu'elles ſont ſujettes à des altérations differentes, il eſt aiſé de conclure qu'elles doivent former des tumeurs de diverſe eſpece, ce qui a donné occaſion de les ranger ſous différentes claſſes : les quatre generiques, & ſous leſquelles preſque toutes les autres ſont compriſes, ſont l'Inflammation, l'Ereſipelle, l'Oedeme, & le Schirre; ainſi il nous importe infiniment de nous faire une idée claire & diſtincte de la maniere dont elles ſe forment & ſe

terminent, & de toutes les differentes alterations qu'elles ſoufrent, pour pouvoir y appliquer les remedes avec connoiſſance de cauſe & avec ſuccés.

C'eſt à quoy nous allons nous appliquer après que nous aurons dit deux mots des mouvemens ſympathiques, dont il eſt abſolument néceſſaire de connoiſtre les raiſons & les cauſes, pour entendre ce que nous avons à dire dans quelques endroits de ce traité.

Il faut donc ſçavoir qu'outre la liaiſon generale qu'on remarque entre les parties qui compoſent les animaux (laquelle liaiſon eſt telle que le dérangement d'une ſeule piece, ſi elle eſt conſidérable, trouble l'œconomie de toute la machine) il faut ſçavoir dis-je qu'outre cette liaiſon generale chaque partie en a de particu-

lieres : le ventricule, par exemple, avec le diaphragme, & les muſcles de l'abdomen ; l'organe du goût avec le couloir de la ſalive, & la cornée avec celuy des larmes : ce ſont des faits dont nous ne pouvons pas douter, puiſque nous obſervons conſtamment que les irritations de la cornée & de l'organe du goût ſont ſuivies d'un flux abondant de ſalive & de larmes : & que ſi le ventricule eſt ſurchargé de quelque matiere qui l'irrite, le diaphragme & les muſcles de l'abdomen ſe mettent dans des contractions violentes pour faire le vomiſſement.

Cette liaiſon s'appelle ſympathie, & les mouvemens qui en ſont les ſuites ſont ces mouvemens ſympathiques dont nous devons expliquer les raiſons & les cauſes ; il nous ſera facile de

le faire ſi nous faiſons quelque attention à la ſtructure du cerveau, à la diſtribution des nerfs & des eſprits animaux, & à la maniere dont ſe fait le mouvement des parties.

Je prie donc le lecteur de ſe reſouvenir que le cerveau eſt compoſé de deux ſortes de ſubſtances; que l'extérieure qui eſt cendrée eſt formée par un amas d'un nombre preſque infiny de petites glandes, qui ſervent à ſéparer les eſprits animaux, qui ſont portez par les vaiſſeaux excrétoires de ces glandes dans la ſubſtance moelleuſe qui en eſt le reſervoir: cette moelle eſt ſpongieuſe, percée d'un nombre infini de petits pores qui ſe communiquent tous les uns avec les autres; & je ne crois pas en pouvoir donner une idée plus juſte qu'en la comparant à une éponge, ou à la moelle

du ſureau.

De ce réſervoir partent une infinité de petits tuyaux par leſquels les eſprits ſont portez generalement dans toutes ſes parties ; on appelle ces tuyaux fibres nerveuſes, & les faiſſeaux qui ſont formés par la réunion de ces fibres, on les appelle nerfs.

L'écoulement des eſprits dans les parties ne ceſſe point, parce qu'il s'en ſepare toûjours de nouveaux qui pouſſent ceux qui ſont déja ſeparés dans les fibres excrétoires des glandes : ceux-cy pouſſent ceux qui rempliſſent le réſervoir, & ceux qui ſont dans le réſervoir preſſent ceux qui ſe trouvent à l'origine des nerfs, ceux-là les autres, & ainſi de ſuite juſqu'à l'extrémité des fibres nerveuſes : à quoy nous pouvons ajoûter le battement des arteres, & celuy de la dure

& de la pie-mere, qui preſſent le cerveau à repriſes, expriment le fluide qui y eſt contenu, & le forcent de deſcendre indiféremment dans toutes les parties.

La partie de ce fluide qui coule dans le tiſſu veſiculaire des fibres, dont l'aſſemblage compoſe les muſcles, s'y meſle & fermente avec une matiere ſulphureuſe qui eſt fournie par le ſang, cette fermentation eſt ſuivie du gonflement des veſicules, leſquelles perdant en longueur ce qu'elles acquierent en largeur, s'étendent & ſe racourciſſent, & tendent & racourciſſent en meſme temps toute la continuité des fibres & des muſcles.

Cette tenſion eſt moderée & naturelle tandis que les eſprits ne ſont point agitez par des mouvemens particuliers qui les déterminent dans une partie

plûtoſt que dans les autres, parce que chaque muſcle en reçoit une quantité moderée, & proportionnée à la quantité des nerfs qui s'y diſtribuënt; pour lors les antagoniſtes dont les forces doivent ſe contrebalancer ſont dans un juſte équilibre, les ſphincters ſont dans une contraction continuelle, & les fibres charnuës dont les viſceres & les glandes ſont entrelaſſées, & que l'on doit regarder comme autant de petits muſcles, ſont dans un état également éloigné du relâchement & d'une tenſion extraordinaire. Enfin toutes les parties reſtent dans la même ſituation, ſans aucun mouvement, juſqu'à ce que la diſtribution des eſprits vienne à changer, ce qui arrive tres-rarement tandis que le fœtus eſt enfermé dans le ventre de ſa mere; mais

il n'en eſt pas ſi-toſt ſorty, que l'air exterieur & les autres cauſes externes auſquelles il eſt expoſé, agiſſent ſur ſes organes, ébranlent les nerfs qui s'y diſtribuënt, & repouſſent vers le cerveau un nombre infini de petites colomnes d'eſprits qui en deſcendent; ces colomnes repouſſées heurtent & fléchiſſent les fibres du cerveau où elles aboutiſſent, entr'ouvrent & dilatent les origines de certains nerfs, & compriment & ferment celles de quelques autres, d'où vient la contraction de quelques muſcles, le relâchement de quelques autres, & les mouvemens des parties en ſont des ſuites néceſſaires.

Ce que font les cauſes externes ſur les organes qui ſont expoſés à leur action, le ſang qui ſejourne le fait dans les poulmons:

l'urine qui s'exalte le fait dans la veſſie, & les matieres qui fermentent dans les premieres voyes le font ſur l'eſtomac & les inteſtins.

Les nerfs qui ſe répandent dans ces parties ſont ébranlés de la même maniere, les eſprits ſont repouſsés, les fibres du cerveau ſont fléchies, la diſtribution des eſprits eſt changée, enfin il ſe fait de même des contractions & des mouvemens dans les parties, dont la quantité des eſprits a été augmentée par la flexion des fibres du cerveau.

Tous ces mouvemens ſont ſympathiques, & tous les mouvemens ſympathiques ſe réduiſent à ceux-cy, ainſi en expoſant la cauſe des uns nous avons rendu raiſon de tous les autres : vous le ferez du moins tres-facilement en appliquant à chaque

fait particulier ce que nous venons de dire en géneral.

S'agit-il par exemple de rendre raiſon de ces contractions violentes que ſouffrent le diaphragme & les muſcles de l'abdomen, lors que le ventricule eſt ſurchargé de quelque matiere qui l'irrite? Vous direz que cela arrive parce que les eſprits qui refluënt du ventricule vers le cerveau, entr'ouvrent & dilatent les origines des nerfs qui vont ſe diſtribuer dans ces muſcles, & qu'ainſi il n'eſt pas ſurprenant qu'ils ſe mettent dans des contractions violentes : vous direz de même que les irritations de la cornée & l'organe du goût déterminent les eſprits dans les fibres charnuës des glandes ſalivales & lachrimales, d'où vient que ces fibres ſe mettent en contraction, expriment à repriſes le fluide qui

eſt contenu dans les glandes, & procurent un flux abondant de ſalive & de larmes.

Il me ſeroit facile de prouver que je n'avance rien qui ne ſoit certain, & que ce commerce de nerfs que je viens d'établir eſt une ſuite naturelle & néceſſaire de la ſtructure du cerveau, & de la diſpoſition des origines des nerfs. Il me ſeroit encore aiſé de faire voir que toutes les ſympathies des parties ſuppoſent ce commerce; mais comme je ne parle de cette matiere qu'en paſſant, & que je ſuis perſuadé que l'expoſition que je viens de faire ſuffit pour en convaincre tous ceux qui ont l'eſprit un peu juſte, je ne m'y arrêteray pas davantage, & je paſſeray à l'examen de l'Inflammation, par laquelle je dois commencer le traitté des Tumeurs.

CHAPITRE SECOND,

De l'Inflammation.

ARTICLE PREMIER.

Quels ſont les ſymptomes qui accompagnent l'Inflammation, & quelle eſt la matiere qui forme la Tumeur.

GEneralement toutes les parties ſont ſujettes à s'enflammer, alors elles ſont tumefiées, elles ſont rouges, elles ſont ardentes, elles reſiſtent au toucher; & lors qu'elles ſont ſenſibles on y ſent de la douleur, & de la pulſation : on appelle cette maladie Inflammation.

Lors que la tumeur eſt moins ſenſible, qu'elle eſt ſans pulſation, & que l'ardeur n'excede pas de beaucoup la chaleur na-

turelle de la partie, on l'appelle Phlogloſe ou diſpoſition inflammatoire.

Les accidens qui accompagnent l'inflammation ne ſont pas toûjours d'une égale violence, ils ſont plus ou moins fâcheux ſuivant le temps de la maladie, la grandeur de la tumeur, & les differentes parties qui en ſont attaquées.

Dans le commencement c'eſt peu de choſe, ils augmentent à meſure que le dépoſt qui ſe fait dans la partie devient plus conſidérable dans l'état tout extrême; enfin la Tumeur ſe termine par l'une de ces quatre voyes.

Tantoſt elle ſe diſſipe inſenſiblement, & la partie revient à ſon état naturel, ſans qu'il ſe faſſe aucune évacuation ſenſible; c'eſt ce qu'on appelle réſolution.

Tantoſt la matiere qui la forme

ſe

ſe fermente & ſe change en pus, ce qu'on appelle ſuppuration.

Tantoſt elle s'endurcit & forme une tumeur dure & indolente; nous diſons pour lors qu'elle a dégeneré en ſchirre.

Quelque-fois enfin la Tumeur qui étoit tres-rouge peu auparavant devient noire, la chaleur & la pulſation ceſſent quoy que la tumeur n'ait pas diminué, elle perd le ſentiment, elle ſe pourrit & infecte bien-toſt les parties voiſines ſi on n'y met ordre, ce qui s'appelle dégenerer en gangrenne.

Voila ce qu'on remarque dans la Tumeur ; outre cela le malade eſt ſouvent accablé de pluſieurs autres accidens : car lors que la Tumeur eſt conſidérable, & qu'elle eſt ſituée dans une partie ſenſible, la fiévre s'allume ou redouble; ſi elle avoit déja paru

la fiévre eſt ordinairement ſuivie de veilles tres-incommodes, qui l'augmentent à leur tour : quelques fois même le malade veille quoy que la fiévre ſoit peu conſidérable, & quelques fois avant qu'elle ſoit allumée ; quelquesfois auſſi cette fiévre eſt ſuivie des ſymptomes les plus fâcheux, cõme du délire, aſſoupiſſement, mouvemens convulſifs, & de la mort.

Outre cela les Inflammations des differentes parties ont chacune leurs accidens particuliers, car les fonctions de la partie malade ſont toûjours lezées : dans l'inflammation du poulmon, par exemple, la reſpiration eſt difficile, & la viſion eſt lezée dans l'Inflammation des yeux.

On remarque encore que les accidens propres de la Tumeur varient ſuivant les differentes

parties qui en ſont attaquées; dans celles qui ſont fort ſenſibles, la douleur & la pulſation ſont tres-vives, elles le ſont beaucoup moins dans celles qui ont le ſentiment moins exquis.

Les ſuites en ſont auſſi differentes, dans les differentes parties, & dans les differens ſujets; c'eſt ce que nous tâcherons de faire voir autant que nous le pourrons, ſans entrer dans un détail trop ennuyeux des Inflammations en particulier.

Examinons preſentement quelle eſt la matiere qui forme la Tumeur, comment cette matiere s'accumule dans la partie, & comment elle peut cauſer les accidens qui l'accompagnent; après quoy nous chercherons la cauſe & la raiſon pourquoy elle ſe termine tantôt d'une maniere & tantôt de l'autre, & des con-

noiſſances que nous aurons acquiſes par ces differentes recherches, nous prendrons les indications ſur leſquelles nous devons régler la curation de cette maladie.

Pour découvrir quelle eſt la matiere qui forme la Tumeur, nous n'avons qu'à examiner les changemens qu'elle fait dans la partie.

Elle forme une tumeur qui ne cede point au tact, elle la teint en rouge, elle l'échauffe extraordinairement, & la fait élever à repriſes, en quoy conſiſte la pulſation : il faut donc que cette matiere ſoit rouge, qu'elle ſoit chaude, qu'elle ne ſoit point en état de relâcher la partie où elle s'arrête; car dans ce cas la Tumeur ſeroit molle, & cederoit facilement à l'impreſſion du doigt; il faut outre cela qu'il en

ſoit pouſſé à repriſes dans la partie tumefiée une nouvelle quantité, & qu'elle y ſoit pouſſée avec aſſez de force pour ſoûlever toute la Tumeur. J'examine enſuitte d'où vient cette matiere qui fait dans la partie des changemens ſi extraordinaires : ce n'eſt point un corps externe qui s'y eſt introduit, il n'y a point d'endroit par où il eut pû paſſer; ce n'eſt point non plus une des parties ſolides du malade, je les trouve toutes dans leur ſcituation naturelle, & ſi quelques fois il y en a quelqu'une de dérangée, je vois ſi peu de rapport entre les accidens de l'Inflammation, & le dérangement de cette partie, que je ſuis forcé de conclure, qu'il n'en ſçauroit tout au plus être que la cauſe occaſionnelle.

Ce ſont donc les humeurs du

malade qui ſont la ſource de la matiere qui forme la Tumeur. Mais parmy ces humeurs il n'en eſt point qui ſoit rouge, chaude, & d'une conſiſtance à ne point relâcher la partie, & qui ſoit generalemẽt répanduë par tout, ce qui eſt abſolument néceſſaire, puiſque toutes les parties ſont ſujettes à s'enflammer ; il n'en eſt point dis-je où je trouve toutes ces conditions, & qui outre cela ſoit pouſsée à repriſes, que le ſang, je conclus donc que c'eſt le ſang ſeul qui eſt la cauſe de l'Inflammation.

Je ne pretends pas cependant qu'avec le ſang il ne puiſſe ſe mêler quelqu'autre matiere, mais ce ſera toujours au ſang & non à cette autre matiere que nous attribuerons les accidens que nous venons de rapporter.

Si l'on n'eſt pas convaincu par ce raiſonnement, on n'aura qu'à ouvrir la tumeur, & l'on ſera du moins obligé d'en croire ſes yeux : car on verra toujours ſortir du ſang de la partie enflammée.

Tantôt ce ſang eſt épanché & ramaſsé dans une cavité particuliere, tantôt il ne paroiſt pas qu'il y en ait d'extravaſé, il n'y à point de ſac qui en ſoit remply; on remarque ſeulement que les veines ſont tumefiées, & les chairs rouges & enflammées, dans l'un & dans l'autre cas la partie doit être néceſſairement tumefiée, comme il paroît pour peu qu'on y faſſe d'attention.

2°. Elle doit être beaucoup plus tenduë que dans l'état naturel, parce que la peau eſt obligée d'envelopper un volume bien plus conſidérable.

3o. Elle doit être rouge & l'on doit y reſſentir une chaleur extraordinaire, puiſque le ſang qui eſt la cauſe de la rougeur & de la chaleur naturelle de la partie, y eſt en beaucoup plus grande quantité que dans l'état naturel.

4o. Comme le ſang qui eſt pouſsé dans la Tumeur n'y coule point avec la même liberté qu'auparavant, il doit faire d'autant plus d'effort ſur les côtés des arteres qui le portent, que la réſiſtance qui s'oppoſe à ſon cours dans leurs extrémités, ſe trouve plus grande ; le battement des arteres doit donc devenir tres-ſenſible & ſoulever toute la tumeur à repriſes, en quoy conſiſte la pulſation.

5o. La partie ne ſçauroit être tenduë, les arteres ne ſçauroient battre avec violence, &

le

le ſang fermenter beaucoup, ſans que les nerfs qui s'y diſtribuënt ne ſoient ébranlés avec force, & par conſequent les eſprits animaux ſont repouſſés avec violence : ils doivent donc faire une impreſſion vive & douloureuſe ſur les fibres du cerveau où les origines de ces nerfs répondent, & comme c'eſt principalement par la pulſation des arteres que les nerfs ſont ébranlés, la douleur doit être pulſative lors que la partie eſt ſenſible, & qu'il y aboutit quelque artere conſiderable.

6°. Les eſprits qui refluënt à tout moment de la partie, doivent tenir en agitation ceux qui ſont dans le cerveau ; le cerveau doit donc reſter tendu & le malade veiller, car le ſommeil & la veille ne different l'un de l'autre qu'en ce que dans la veille le

cerveau & les nerfs ſont tendus par les eſprits animaux, d'où vient que les impreſſions les plus foibles ſe communiquent des organes juſqu'au ſiege du ſentiment; ce qui n'arrive point pendant le ſommeil, parce que le cerveau & les nerfs ſont beaucoup moins tendus, ainſi il faut que nos organes ſoient ébranlés avec bien plus de force pour nous faire apercevoir des impreſſions qui s'y font pendant ce temps-là.

7°. Les eſprits qui refluënt vers le cerveau ne s'y arrêtent pas, mais aprés avoir ébranlé la partie ſolide contre laquelle leur reflus les porte, ils ſont obligez de ſe réfléchir dans les origines des nerfs qui ſe trouvent ſitués à l'angle de réflexion : ils ſont donc portés de nouveau dans les parties, ils s'y

mêlent donc avec le ſang, ils le fermentent, & en dégagent les principes ; & c'eſt ainſi qu'ils contribuënt à exciter la fiévre.

Et comme dans le même temps le malade veille, que le ſang ne ſe calme point par le ſommeil, & que celui qui eſt arrêté & qui fermente dans la partie, communique des parties ſalines extrêmement dégagées à celui qui roule autour de la tumeur ; il faut néceſſairement, toutes ces cauſes concourant enſemble, que la fiévre s'allume pour peu que le malade ait le ſang facile à mouvoir.

De ce que nous venons de dire il paroît aiſément que la fiévre doit s'allumer d'autant plus facilement que l'inflammation ſera grande, & que la partie ſera plus ſenſible ; c'eſt auſſi ce que l'expérience nous confirme

tous les jours : car les inflammations du visage, des aisselles & des aînes l'excitent bien plûtôt que celles qui se forment dans la plusparт des autres parties ; les symptomes même qui l'accompagnent sont bien plus violens, car quelques-fois elle est suivie de délire, d'assoupissement, de mouvemens convulsifs, & de la mort. Comme c'est les fiévres & non les inflammations que ces accidens regardent, je ne m'arrête point à en rendre raison, & je passe d'abord à la recherche des causes qui ont fait extravaser le sang dans les tumeurs où il s'en trouve d'extravasé, & qui l'ont fait arrêter dans celles où les vaisseaux ne sont que gonflés.

ARTICLE SECOND,

Des causes de l'Inflammation.

DE ces causes les unes sont sensibles & évidentes : telles sont les ligatures extrêmement fortes, les playes, les luxations, les contusions violentes & semblables : les autres sont cachées, & ce n'est que par conjecture qu'on peut les découvrir.

Commençons à déterminer la maniere dont agissent les premieres, aprés quoy nous rechercherons quelles peuvent être les causes de ces inflammations, où il n'en paroît pas de sensibles.

Il est aisé de concevoir comment de fortes ligatures peuvent attirer une inflammation

sur les parties qui les souffrent, car il est visible que par la ligature les vaisseaux sont pressez, & que le sang est obligé de s'arrêter dans la partie ; & comme les arteres sont plus profondes que les veines, & souffrent moins de compression, soit par cette raison, soit parce que le sang y est pousé avec force par la contraction du cœur, elles en fournissent à chaque pulsation une nouvelle quantité, qui ne pouvant pas revenir de la partie, à cause de l'obstacle invincible qui s'oppose à son retour, est obligé d'y sejourner, d'y gonfler extraordinairement les vaisseaux & les pores de communication des arteres & des veines : de là vient que la partie se tumefie, qu'elle est plus rouge & plus chaude que dans l'état naturel ; de là vient en un mot

qu'elle s'enflamme.

Dans les luxations & les fractures il arrive à peu prés la même chose que dans les ligatures violentes : les vaisseaux sont comprimés de la même maniere, quelques-fois même il s'en trouve quelqu'un de rompu ; alors les vaisseaux & les pores des parties ne sont pas seulement gonflés de sang, mais il s'en épanche encore par les ouvertures des vaisseaux entr'ouverts.

Ces vaisseaux peuvent s'entr'ouvrir, ou dans le temps même que la luxation ou la fracture se font, ou bien dans la suite lors qu'ils viennent à se gonfler extraordinairement ; alors ceux qui sont les plus gonflés, ou qui se trouvent les plus foibles sont forcez de se rompre.

Dans les playes le tissu de la

partie est déchiré, ainsi il est aisé de concevoir que le sang doit s'épancher de tous costés, & élever la partie en tumeur s'il n'a pas son issuë libre à mesure qu'il suinte par cette infinité de petites ouvertures qui se trouvent dans toute l'étenduë de la playe, ou qu'il coule à gros boüillons lors que quelques vaisseaux plus considérables ont été coupés ou entr'ouverts.

Dans les contusions la partie contuse est pressée tout à coup avec la derniere violence, ses fibres sont tiraillées & portées au delà de leur tension naturelle, le sang qui est contenu dans les pores de communication se trouve comprimé avec force, il se fraye de nouveaux chemins, déchire les petites cellules où il est contenu, & forme plusieurs petits sacs qui s'agrandissent

peu à peu par l'effort du sang qui est fourni continuellement par les arteres qui y aboutissent. Nous pouvons ajoûter que dans tous les cas que nous venons de raporter, le malade sent presque toûjours une douleur assez vive, qui contribuë sans doute à augmenter la tumeur, puisque nous voyons qu'elle est capable toute seule d'attirer l'inflammation sur les parties qui y sont exposées : effet dont il faut rendre raison.

Les Anciens l'expliquant à leur maniere ont dit que la douleur affoiblissoit la partie, & que la nature voulant la secourir y envoyoit du sang & des esprits en telle quantité qu'ils formoient une tumeur, laquelle s'augmentoit encore, parce que la matiere venoit à se rarefier, & occupoit ainsi plus d'espace

qu'auparavant ; ce qu'ils avancent est certain : en effet nous ne pouvons pas douter qu'il ne coule plus d'esprits dans la partie, puisqu'elle est plus sensible que dans l'état naturel, & que les fibres charnuës dont elle est entrelassée nous paroissent dans une contraction beaucoup plus forte : il y a aussi beaucoup plus de sang ; & s'il n'est pas vray, comme ils le prétendent, que la nature y en envoye davantage, il est certain du moins que celui qui y est poussé, s'y arrête en partie, parce qu'il trouve son passage étranglé par la contraction des fibres charnuës de la partie, d'où vient qu'il s'y accumule, & qu'il l'éleve en tumeur.

Il est certain encore que le sang ne s'accumule jamais en quelque partie que ce soit, que

sa chaleur & sa rarefaction n'augmentent, soit parce que ses parties se cõmuniquent mutuellement la quantité du mouvement qu'elles cõmuniquoient auparavant aux parties solides qu'elles arrosoient, soit parce que les esprits qui coulent dans la partie en plus grande quantité que dans l'état naturel, en dégagent bien davantage les principes, & y excitent une fermentation bien plus forte.

Enfin les fibres de la partie où se forme la tumeur sont necessairement tiraillées & portées au delà de leur tonus par l'expansion des matieres qu'elles envelopent; il est donc vray de dire que la partie s'affoiblit, puisqu'elle perd son ressort qui luy est absolument nécessaire pour contenir dans leurs justes bornes les humeurs qui s'y distribuënt.

Nos anciens ont donc eû raiſon quand ils ont dit, que la douleur affoiblit la partie, qu'elle l'échauffe, & qu'elle y attire les eſprits & le ſang en quantité; & je conſens déſormais qu'on ſe ſerve du terme d'attraction, pourvû qu'on l'entende de la maniere que nous venons de l'expliquer. Ce qu'ils n'ont pas fait & que nous allons entreprendre, c'eſt qu'ils n'ont jamais expliqué la maniere dont les eſprits & le ſang ſont déterminés à couler dans la partie, ſe contentant de rapporter les raiſons que la nature a d'en agir ainſi, ce qui ne ſçauroit nous contenter, car nous ne cherchons pas ſeulement quelles ſont les fins que la nature ſe propoſe dans ſes opérations, mais encore quels ſont les moyens qu'elle employe pour en venir à bout.

Nous n'avons pas beſoin d'une grande application pour en découvrir le myſtere dans cette occaſion ; nous n'avons qu'à appliquer icy ce que nous avons dit dans le chapitre précedent du commerce des nerfs, & de la ſympathie des parties : par l'irritation douloureuſe les nerfs ſont ébranlés, les eſprits ſont repouſſés, les fibres du cerveau ſont fléchies, la diſtribution des eſprits eſt changée, & ſuivant toutes les apparences, quelques parties muſculeuſes doivent ſe mettre en contraction ; & il ſe trouve juſtement que ce ſont les fibres charnuës de la partie dolente : de là vient que les veines ſont étranglées, que le ſang ſejourne, & que la partie s'enflamme.

Voila de quelle maniere agiſſent les cauſes externes qui

attirent des inflammations ſur les parties qui ſont expoſées à leur action ; tâchons maintenant de découvrir quelles ſont les cauſes cachées des inflammations dans leſquelles il n'en paroiſt pas de ſenſibles.

Eſt-ce le ſang ? les vaiſſeaux qui le portent ſe gonflent & ſe rompent-ils enfin ? parce que venant à ſe rarefier ou à s'épaiſſir il ſe bouche luy-même ſon paſſage, cela paroît aſſez vray-ſemblable ; car il eſt certain qu'à meſure que le ſang vient à s'épaiſſir, ou à ſe rarefier, il a plus de peine à couler dans les pores de communication des artéres & des veines, qu'il s'arrête en quelque maniere, & qu'il s'oppoſe au paſſage de celuy qui y eſt pouſſé dans la ſuite ; & il eſt viſible que ſi cét épaiſſiſſement ou cette rare-

faction augmentent jusqu'à un certain point, les vaisseaux se rempliront de telle sorte qu'ils seront enfin obligés de s'entr'ouvrir & de se rompre. Cela est évident, mais ce n'est pas là nôtre question: car il ne s'agit pas icy de sçavoir s'il est possible que l'épaississement ou la rarefaction extraordinaire du sang causent des gonflemens & des ruptions de vaisseaux, nous n'en pouvons pas douter; mais il s'agit de déterminer si lors que sans cause externe, il se fait une inflammation, nous devons l'attribuer à l'une ou à l'autre de ces causes: c'est ce dont je ne conviendray jamais, par cette raison que le sang qui se distribuë dans les parties étant de la même nature, également épais, également rarefié partout, il doit ce me semble

couler librement par tout, ou s'arréter géneralement dans toutes les parties ; ce qui me fait conclure que s'il s'arrête quelque part, il faut qu'il y ait une raiſon particuliere qui le détermine à s'arréter dans cette partie plutôt que dans les autres.

Mais quelle eſt-elle cette raiſon particuliere ? je croy que pour la déterminer au juſte il n'y a point de voye plus ſeure que d'obſerver quelles ſont les parties qui ont accoûtumé de s'enflammer ſans cauſe externe, & de remarquer ce qu'elles ont de particulier. Or ce ſont les Poulmons, le Foye, la Ratte, les Parotides, les aînes, les yeux, & les corps glanduleux.

J'examine ces parties avec ſoin, & je trouve que quoy qu'il y ait beaucoup de difference entr'elles, ſoit par rapport à leur ſtructure,

ſtructure, ſoit par rapport à leur uſage, elles conviennent cependant toutes en cela, qu'il ſe ſepare dans chacune d'elles une humeur particuliere, dans le foye de la bile, dans les parotides de la ſalive, dans les yeux des larmes, dans les poulmons cette matiere qui teint la glace des miroirs, que nous appellons tranſpiration du poulmon : enfin tous les corps glanduleux, leſquels comme nous l'avons remarqué ſont le ſiege ordinaire des inflammations par cauſe interne, ne ſervent qu'à cét uſage.

Tout cela me fait ſoupçonner que les humeurs qui ſe ſéparent dans ces différentes parties pourroient bien être cette cauſe cachée que nous recherchons; en effet ſi je fais attention aux différentes altérations dont el-

les ſont capables, je remarque que leur conſiſtance n'eſt pas toûjours la même, mais que tantôt elles ſont fort liquides, & tantôt elles le ſont beaucoup moins.

Or il paroît que ſi elles viennent à s'épaiſſir, elles s'arrêteront dans les couloirs qui ſervent à les ſéparer, & qu'elles obſtruront & boucheront les vaiſſeaux excrétoires par leſquels elles couloient ſans peine, lors qu'elles étoient plus liquides; celles qui continuëront à ſe ſéparer s'arrêteront dans les glandes bouchées, les gonfleront, & par ce gonflement les vaiſſeaux qui rampent à l'entour ſe trouveront preſſés, & le cours du ſang ſera interrompu. Il paroît encore que ſuivant que ces glandes viendront à ſe gonfler, ou tout à coup, ou inſenſiblemẽt,

les changemens qui arriveront dans la partie seront differens; car si la glande se gonfle & augmente petit à petit, la pression des vaisseaux augmente aussi insensiblement, & le sang qui est pousse dans la partie comprimée continuë d'y passer pendant tres long-temps.

Cependant comme dans le commencement même il trouve quelque résistance dans l'endroit où se fait la pression, il s'y arrête un peu & s'oppose par consequent au cours de celui qui descend par la continuité de l'artere qui le fournit; celui-cy passe du côté par lequel il luy est le plus facile de se mouvoir, ainsi comme la résistance n'est pas tout à fait si considérable dans les rameaux collateraux, la quantité du sang qui y passe augmente insensiblement, tandis

qu'elle diminuë de même dans l'endroit où se fait la pression.

Et comme les arteres s'élargissent à mesure que la quantité du sang qu'elles reçoivent augmente, il doit arriver enfin que toute celle qui étoit poussée dans les rameaux étranglés passera sans peine dans les rameaux collateraux, parce que leurs tuyaux se seront insensiblement élargis; ainsi comme le sang ne séjournera point dans la partie, il n'y causera aucun desordre, & l'on n'y remarquera point d'autre changement que le gonflement de la glande même.

Que si au contraire la glande se gonfle tout à coup, les vaisseaux qui rampent à l'entour se trouvent pressés tout à coup & avec force; le sang qui y est poussé, & qui ne peut passer

dans l'endroit étranglé, ſe réfléchit avec violence, il trouve de la réſiſtance dans les rameaux collateraux, parce que leurs tuyaux ne ſont pas aſſez conſidérables pour recevoir toute la quantité du ſang arrété (car ils n'ont pas eû le temps de s'élargir comme dans les cas précedens;) ainſi il eſt obligé de ſéjourner dans la partie, d'y gonfler les vaiſſeaux, en un mot de l'enflammer.

Il eſt donc ſeur que les humeurs qui ſe ſéparent dans ces differentes parties peuvent être cette cauſe cachée que nous recherchons, s'il eſt vray qu'elles puiſſent s'épaiſſir, & s'épaiſſir tout à coup, & nous devons les attribuer à cette cauſe lors que nous voyons que cela arrive ainſi.

Or une infinité d'expériences

nous prouvent que ces humeurs peuvent s'épaissir, & qu'elles s'épaississent en effet tres-souvent : la salive par exemple est tantôt fluide & tantôt gluante & pâteuse : les urines sont tantôt claires & limpides, & tantôt fort chargées : la transpiration des poulmons qui est ordinairement d'une ténuité extraordinaire, s'épaissit considerablement dans le rhume, dans l'asthme, la peripneumonie &c. enfin il n'est point d'humeur dans le corps humain en qui nous n'ayons observé de pareils changemens.

La même experience nous a appris que ces humeurs gluantes font tres-souvent des obstructions dans les couloirs qui servent à les séparer, & que selon que ces obstructions se font ou tout à coup, ou insensiblement

& peu à peu, tantôt la partie s'enflamme, & tantôt on n'y remarque point d'autre changement que le gonflement des glandes qui augmentent insensiblement.

C'est par cette raison que les tubercules du poulmon, les obstructions du foye & de la ratte, les tumeurs scrofuleuses, & presque toutes les glandes gonflées qui augmentent insensiblement, ne causent point d'inflammation dans les parties où elles sont situées; nous remarquons au contraire que lors que l'obstruction est subite, & que la glande se gonfle tout à coup, la partie s'enflamme.

Nous ne pouvons pas douter que l'épaississement de l'humeur, & le gonflement de la glande ne soient effectivement la cause du sejour du sang & de l'in-

flammation qui arrive tres-souvent aux parotides, & aux bubons, puisque l'on ne sçauroit trouver une autre cause dans la partie, qui fût capable de faire cét effet, & que nous avons prouvé que celle-cy le devoit produire infailliblement.

Nous ne pouvons pas douter non plus que la transpiration du poulmon & le gonflement des glandes qui le separent, ne soient presque toûjours la cause de l'inflammation de cette partie; aussi bien que la bourbe, les glaires, ou le sable arrétés dans les glandes, & les vaisseaux excrétoires des reins, la cause de la colique nephretique, puisque les maladies se terminent par des crachats copieux, & par l'excrétion de ce sable, de ces glaires, & de cette bourbe que

nous

nous regardons comme la cauſe de l'attaque.

Ce que la matiere des crachats, la ſalive, le ſable, les glaires, & la bourbe font dans les poulmons, les parotides & les reins, la matiere des larmes le fait dans les yeux, la bile dans le foye, la matiere gluante des amigdales dans le goſier, & les autres humeurs dans les parties où elles ſe ſéparent.

Cela ſuppoſé, il nous ſera fort aiſé de déterminer pourquoy une partie s'enflamme tandis que les autres ne ſouffrent aucune alteration ſenſible.

Car comme les humeurs qui ſe ſéparent dans les differentes parties ſont de diverſe nature, il n'eſt pas ſurprenant que quelqu'une en particulier s'épaiſſiſſe, tandis que les autres

restent dans leur état naturel.

Je n'avance rien là dessus que l'experience ne confirme; car nous observons tous les jours des obstructions dans le foye, dans la ratte, les poulmons, & le mésantere, &c.

Nous voyons, dis-je, tres-souvent que quelqu'un de ces visceres en particulier se trouve considerablement obstrué, tandis que dans les autres il ne paroît aucun changement considerable.

La maniere dont cela se fait est facile à concevoir : en effet comme toutes les humeurs qui se separent dans les differentes parties du corps humain, sont composées des parties du sang, qui après avoir fermenté se sont réunies, & ont fait des alliages de differente nature; il peut se faire tres-aisément que quel-

qu'un de ces alliages en particulier s'épaississe considérablement, sans que les autres souffrent une alteration sensible, & cela par plusieurs causes.

S'il arrive, par exemple, que le train ordinaire de la fermentation soit un peu changé; certaines parties du sang, qui après avoir fermenté, & s'être brisées dans la fermentation naturelle auroient formé de la salive, se briseront peut-être un peu davantage, parce que la fermentation sera plus forte, & formeront la matiere de la transpiration, qui étant composée de parties plus grossieres que dans l'état naturel, s'arrêtera dans les glandes de la peau, & sera cause du sejour du sang dans cette partie.

2°. S'il arrive que quelques mauvais sucs passent dans le

ſang ils y fermenteront, s'y briſeront, & après s'être briſés, ils s'uniront à quelqu'un des alliages ou des humeurs qui ſe ſeparent dans les differens couloirs qui ſont répandus dans le corps humain : & ſi les parties qui les compoſent ſont plus groſſieres que celles qui entrent dans la compoſition naturelle des humeurs, auſquelles ils ſe ſont unis, ils les épaiſſiront, & les rendront propres à s'arrêter dans les glandes qui les ſéparent.

Enfin s'il y a déja des obſtructions en quelque partie, l'humeur qui doit ſe ſeparer par la partie obſtruée, & qui eſt obligée de ſejourner dans le ſang, parce que ſon couloir eſt bouché, s'allie tres-ſouvent à quelqu'autre, & ſuivant ſa differente nature, elle y fait dif-

ferens changemens; si elle se trouve plus épaisse que celle avec laquelle elle s'allie, elle doit l'épaissir & la mettre en état de boucher le couloir où elle se separe.

Je pourrois confirmer ce que je viens d'avancer par une infinité d'exemples; mais il seroit trop long & peu utile de les raporter, puisqu'il suffit d'avoir une legere teinture des maladies pour en trouver un grand nombre.

Quoy que le gonflement subit des glandes, & l'épaississement des humeurs qui s'y separent, soit la cause la plus ordinaire des inflammations par cause interne, il peut s'en faire neanmoins en plusieurs parties, sans que cette cause y ait aucune part : car comme il s'agit seulement de faire arréter le sang,

& de faire gonfler les vaisseaux; il y a des parties où plusieurs autres causes peuvent faire cét effet, & ausquelles nous devons l'attribuer quelques-fois.

Par exemple, le sang se dépoüille dans le cerveau, de la partie spiritueuse, qui ne contribuë pas peu à entretenir sa fluidité; ainsi il est naturellement plus épais que celuy qui revient des autres parties : il a par consequent plus de disposition à s'y arrêter, il s'y arrêtera donc plutôt que dans les autres, supposé que les autres raisons soient égales. On peut ajoûter à celle-cy la molesse naturelle de la partie, qui ne contribuë pas peu à faire le même effet.

2°. Le sang qui est pousé dans les Poulmons est pousé par le ventricule droit du cœur, & reçoit les impressions des ma-

tieres qui viennent des premieres voyes : que ſi ces matieres ſont aigres & en état de l'épaiſſir conſiderablement, il pourra ſe boucher ſon paſſage dans les pores de communication ; & ainſi il s'arrêtera dans les poulmons, & y cauſera, ou ſyncope ou peripneumonie ; ce que nous devons examiner ailleurs. Que ſi au contraire le ſang épaiſſi traverſe les poulmons, il ne s'arrêtera pas non plus dans les autres parties, ſi quelque raiſon particuliere ne l'y détermine. 3°. Il arrive aſſez ſouvent que lors que le cours du ſang eſt intercepté en quelque partie, celles qui reçoivent les rameaux collateraux s'enflamment auſſi : C'eſt ainſi que l'Inflammation des hemorroïdes eſt quelquefois accompagnée d'ardeur d'urine, & l'inflammation du col

de la vessie, du gonflement des hemorroïdes, la raison en est évidente.

Toutes les causes enfin qui feront rarefier ou épaissir le sang dans une partie particuliere, toutes celles qui s'y détermineront en plus grande quantité que dans l'état naturel, ou qui luy boucheront son passage, seront capables d'y attirer l'inflammation.

Nous remarquerons enfin que quoi que la rarefaction ou l'épaississement general du sang ne puissent pas tous seuls causer une inflammation dans une partie particuliere, & qu'il faille nécessairement avoir recours à une cause qui détermine le sang à s'y arrêter plutôt que dans les autres; ils augmentent infailliblement l'inflammation si elle y est déja, & l'attirent ordinai-

rement s'il se trouve des embaras dans la partie, qui d'eux-mêmes n'étoient pas capables de produire cét effet.

C'est ainsi que lors que le sang est calme les tubercules du poulmon, le calcul des reins, les obstructions du foye & de la ratte, les chairs fongeuses qui se forment au col de la vessie, dans la pluspart des gonorrhées mal-gueries, n'attirent point d'inflammation dans les parties; mais si le sang vient à se rarefier, il survient des peripneumonies, des crachemens de sang, des attaques de nephretique & de suppression d'urine, enfin les parties où l'embaras se trouve s'enflamment ordinairement.

On peut ajoûter aux causes que nous venons de rapporter la douleur qui accompagne l'in-

flammation de preſque toutes ces parties ; car elle eſt toujours ſuivie, comme nous avons dit ailleurs, de la contraction des fibres voiſines, & cette contraction ne contribuë pas peu à faire arrêter le ſang dans la partie, & à augmenter l'Inflammation.

Il y a outre cela quelques réflexions à faire ſur le tiſſu de la partie, & ſur la quantité du ſang qui s'y diſtribuë ; car il eſt évident que les parties dont le tiſſu eſt lâche, & qui reçoivent du ſang en abondance; doivent être bien plus ſujettes à s'enflammer que celles qui en reçoivent peu, & dont le tiſſu eſt plus ferme & plus ſerré.

ARTICLE TROISIEME.

Des differentes alterations que la tumeur ſouffre & des differentes matieres dont elle ſe termine.

APrés avoir examiné la nature de la matiere qui forme l'Inflammation, en avoir recherché les cauſes, & rendu raiſon des accidens qui l'accompagnent, il eſt néceſſaire d'en conſiderer les differentes ſuites, de découvrir les cauſes de ces differens ſuccez, de déterminer ce qu'il y a à craindre ou à eſperer dans tous ces divers cas, & de propoſer les moyens que nous jugerons les plus propres à y remedier.

Mais avant que de conſiderer la maniere dont ces tumeurs ſe terminent, l'ordre demande

que nous en examinions le commencement & le progrès, car dans les Inflammations auſſi bien que dans le reſte des maladies l'on conſidere quatre temps differens, le commencement, l'augment, l'état, & la fin.

Dans le commencement, c'eſt à dire lors que le ſang commence à s'extravaſer ou à ſejourner dans ſes vaiſſeaux, la tumeur, la douleur, la tenſion, & le reſte des accidens ſont peu conſiderables, comme nous avons dit plus haut.

Dans l'augment la partie s'éleve conſiderablement, la douleur & la tenſion s'augmentent; dans l'état, tous les ſymptômes ſont dans la derniere violence, & la raiſon en eſt facile : car comme ces ſymptômes ſont des ſuites néceſſaires de l'extrava-

ſion du ſang ou de ſon ſejour dans les vaiſſeaux, il eſt évident qu'au commencement qu'il ſejourne & qu'il eſt extravaſé en petite quantité, les accidens doivent être mediocres. Il eſt évident encore qu'ils doivent augmenter à meſure que le dépoſt qui ſe fait dans la partie devient conſiderable.

Il ne me paroiſt pas ſi aiſé de trouver la raiſon des differentes manieres dont cette tumeur ſe termine, & de dire pourquoy tantôt elle ſe réſout, & tantôt elle ſuppure; tantôt elle s'endurcit, & tantôt elle dégenere en gangrene; c'eſt ce que nous allons examiner par ordre.

Commençons par la réſolution, & examinons d'abord par quelles voyes cette tumeur peut ſe diſſiper d'une maniere inſenſible, & nous rechercherons en-

ſuite de quelle maniere le ſang qui forme la tumeur eſt déterminé à prendre cette route.

Pour ce qui eſt des voyes par où cette matiere peut ſe diſſiper, & la tumeur s'évanoüir, je n'en trouve que deux, ſçavoir ſa diſſipation inſenſible à travers les pores des parties qui la couvrent, ou bien ſon cours rétabli dans les vaiſſeaux où elle avoit accoûtumé de couler; ainſi il faut néceſſairement que la matiere qui forme une inflammation qui ſe réſout, ſe diſſipe inſenſiblement par les pores des parties qui la couvrent, ou qu'elle reprenne ſon cours dans ſes canaux ordinaires.

Mais cette matiere ne ſe diſſipe point par les pores des parties qui l'envelopent, il faudroit pour que cela arrivât, qu'elle fût venuë à un point de

diviſion & de volatilité, dont nous connoiſſons tres-bien que le corps du ſang n'eſt pas capable ; concluons donc que dans les Inflammations qui ſe réſolvent le ſang reprend ſon cours dans ſes canaux ordinaires. Voyons preſentement en quelles occaſions & par quelle raiſon cela arrive.

Je remarque 1°. Que dans les Inflammations qui ſe diſſipent par réſolution, les veines & les pores des parties ſont veritablement gonflées de ſang, mais je ne trouve pas qu'il y en ait d'extravaſé.

Je remarque 2° Que la cauſe qui faiſoit arrêter le ſang dans la partie, ceſſe à meſure que l'Inflammation diminuë. Cela ſuppoſé, il n'eſt pas ſurprenant que la Tumeur ſe diſſipe ; en effet, ſi la cauſe qui retenoit

le ſang dans la partie, ſoit que ce ſoit quelque glande gonflée, ſoit que ce ſoit la contraction des fibres charnuës dont le tiſſu de la partie eſt entrelaſsé; ſi cette cauſe, dis-je, vient à ceſſer, il faut néceſſairement que le ſang qui ſe trouve preſsé & par le reſſort de la partie qui tend à ſe remettre, & par celuy qui y eſt pouſsé à tout moment par la contraction du cœur; il faut, dis-je, néceſſairement que le ſang reprenne ſon cours, & que la tumeur diſparoiſſe.

Que ſi l'on demande à preſent d'où vient que la contraction des fibres charnuës & le gonflement des glandes, paſſe aprés un certain temps, nous n'aurons pas beaucoup de peine à en rendre raiſon : car comme les glandes ne ſont gonflées que parce que la matiere qui s'y ſépare

ſepare, & qui eſt épaiſſe & gluante, s'eſt arrêtée & bouche les canaux excrétoires par leſquels elle avoit accoûtumé de couler; il eſt évident que ſi cette matiere devient plus fluide elle doit reprendre ſon cours & le gonflement des glandes ceſſer. Or le ſang qui eſt arrété dans la partie l'échauffe & l'agite continuellement, & la ramollit enfin, ſi l'épaiſſiſſement n'en eſt pas conſiderable; ainſi en ce cas-là cette matiere doit néceſſairement reprendre ſon cours aprés un certain temps, le gonflement de la glande ceſſer, & la tumeur diſparoître.

L'excrétion de cette matiere eſt encore aidée par la contraction des fibres charnuës dont le tiſſu de la glande eſt entrelaſsé; en effet comme les eſprits y ſont déterminés en quan-

tité & à repriſes par la douleur & la pulſation de la tumeur, elles preſſent & compriment la glande à repriſes, & chaſſent la matiere arrêtée, ſi peu qu'elle ſoit fluide.

Il eſt vray que les fibres charnuës & le ſang arrêté auroient beau échauffer & preſſer la matiere arrêtée dans le corps de la glande, ſi l'humeur qui continuë à ſe ſéparer eſt toûjours de la même nature; car pour lors bien loin que la glande diminuë elle augmente toûjours, & par conſequent la compreſſion des vaiſſeaux, qui ſont enfin obligez de ſe rompre.

Que ſi au contraire elle devient fluide elle ſert elle-même à délayer la matiere épaiſſie & à en faciliter l'excrétion.

Enfin la contraction des fibres charnuës que nous avons dit

être la cauſe de beaucoup d'inflammation, ſe rallentit lors que la douleur ceſſe.

Que s'il y a du ſang extravaſé dans la tumeur, c'eſt en vain qu'on en attend la réſolution, ſur tout ſi la quantité en eſt conſiderable ; car par ſon poids & par la diſtention qu'il fait dans la partie où il eſt répandu, il preſſe les uns contre les autres, les pores par leſquels il auroit pû rentrer dans ſes voyes.

Nous obſervons dans ce cas-là que la tumeur ſuppure, & il eſt évident que cela doit arriver, parce que le ſang extravaſé fermente avec force, aidé par la chaleur de celui qui roule à l'entour, & par cette fermentation il ſe change ordinairement en une matiere blanchâtre que nous appellons pus.

3°. L'inflammation dégenere

en ſchirre, c'eſt à dire que la douleur, la rougeur, la pulſation ceſſent; mais la tumeur ſubſiſte, & la matiere qui la forme s'endurcit de telle ſorte qu'elle réſiſte fortement au tact.

Je remarque que cela arrive ordinairement aux corps glanduleux & aux articulations.

Je remarque en ſecond lieu, que moins l'Inflammation eſt conſiderable par rapport à la grandeur de la tumeur, plus facilement s'endurcit-elle auſſi.

Je remarque 3°. Que dans les parties où il y a beaucoup de ſang, la tumeur s'endurcit plus difficilement que dans celles où il y en a peu.

Je remarque enfin que les Inflammations qui augmentent inſenſiblement, & peu à peu, s'endurciſſent plutôt que celles qui ſont extrêmes, peu de

temps aprés avoir commencé.

Cela ſuppoſé, j'examine d'abord quelle peut-être la raiſon pourquoy les Inflammations des articulations & des glandes s'endurciſſent plutôt que celles qui ſe forment dans les autres parties.

Ce que j'y trouve de particulier c'eſt, que la tumeur n'eſt pas ſeulement formée par le ſang, mais encore par les humeurs épaiſſies dans la glande, & par la lymphe arrêtée dans l'articulation, matieres tres-propres à s'endurcir.

Or nous avons obſervé plus haut que l'Inflammation ne ſe réſolvoit, que parce que la matiere épaiſſie dans la glande devient liquide; & nous avons prouvé que c'eſt le ſang arrêté dans la partie & l'humeur qui continuë à ſe ſeparer par la

même glande, qui ſervent à diſſoudre celle qui eſt épaiſſie.

De là même il eſt aiſé de conclure, que ſi la matiere arrêtée eſt dans un état de coagulation conſiderable, & que celle qui continuë à ſe ſeparer ne ſoit pas fort liquide, & que la chaleur ſoit mediocre, il eſt aiſé de conclure, dis-je, que le gonflement de la glande doit ſubſiſter toûjours.

Cependant comme le cours du ſang eſt interrompu dans l'endroit où eſt la tumeur, il eſt obligé de ſe déterminer dans les rameaux collateraux; au commencement il n'y paſſe qu'avec peine, parce que, comme nous avons dit, leur tuyau eſt petit, par rapport à la quantité du ſang qui s'y détermine: mais il s'élargit peu à peu, à meſure que le ſang continuë d'y paſſer; de

ſorte qu'aprés quelque temps il y coule ſans peine, alors la pulſation & la douleur doivent ceſſer, parce que le ſang ne fait plus d'effort contre la tumeur, & celle-cy doit auſſi diminuer un peu, & parce que le ſang ne s'y arrête plus, & parce que le reſſort de la partie exprime celui qui y eſt arrêté, & l'oblige de paſſer dans les rameaux collateraux.

C'eſt auſſi ce que nous remarquons dans les Inflammations des glandes qui dégenerent en ſchirre.

On voit aiſément pour peu qu'on y faſſe d'attention, que c'eſt par la même raiſon & de la même maniere que les Inflammations des articulations s'endurciſſent.

Il y a cependant encore une raiſon particuliere pour les ar-

ticulations ; c'eſt qu'il n'y a preſque pas du ſang, ainſi la matiere qui s'y eſt arrêtée doit ſe diviſer bien plus difficilement que dans les autres, puiſque comme nous l'avons dit pluſieurs fois, c'eſt le ſang qui eſt la principale cauſe de la liquefaction de ces matieres coagulées.

C'eſt à peu près par la même raiſon que les inflammations mediocres qui ſe forment inſenſiblement, & peu à peu dégenerent bien plûtoſt en ſchirre, que celles où la chaleur, la pulſation & la rougeur ſont extrêmes ; car on voit aiſément que la matiere arrêtée doit ſe liquefier bien plûtoſt dans les unes que dans les autres. On voit aiſément encore que ſuivant que les applications qu'on fera ſur la partie ſeront propres à épaiſſir ou à diviſer

la

la matiere arrêtée, l'Inflammation pourra ſe reſoudre, ſupurer ou dégenerer en ſchirre.

Enfin l'inflammation degenere quelques-fois en gangrene, c'eſt à dire que la partie devient froide, & livide ou noire ; elle perd le ſentiment, elle ſe pourrit & infecte bien-toſt les parties voiſines ſi on n'y met ordre. Cela arrive ordinairement lors que la chaleur eſt brûlante, & la pulſation de la derniere violence, enfin lors que la partie eſt gorgée de ſang.

C'eſt à nous preſentement à déterminer d'où vient que cette partie où l'on reſſentoit peu auparavant une douleur inſuportable perd entierement le ſentiment ; d'où vient que la chaleur & la pulſation ceſſent, qu'elle devient noire, qu'elle ſe relâche, ſe ramolit, d'où vient

enfin qu'elle tombe en gangrenne & ſe pourrit peu de temps aprés.

Nous en viendrons facilement à bout ſi nous faiſons quelques reflexions ſur ce qui ſe paſſe pour lors dans la partie enflammée. Je remarque qu'un peu auparavant que la tumeur ſe gangrene elle eſt entierement gorgée de ſang : delà il m'eſt aiſé de conclure que la partie doit être fort tumefiée, qu'elle doit être d'un rouge fort vif, que la chaleur y doit être brûlante, & la pulſation tres-forte tandis que le ſang qui inonde la partie reſtera rouge, qu'il fermentera & que la partie ſera ſenſible.

Mais je m'apperçois auſſi que ſi par quelque cauſe que ce ſoit le ſang change de couleur, que ſa fermentation ceſſe ou dimi-

nuë conſiderablement, & que la partie ceſſe d'être ſenſible: la couleur de celle-cy doit changer, ſa chaleur diminuer & la douleur & le ſentiment s'y perdre tout à fait.

Je m'apperçois encore que ſi l'embarras qui eſt dans la partie vient à augmenter juſqu'à boucher le paſſage du ſang, elle s'en gorgera enfin de telle maniere, que les fibres nerveuſes qui s'y diſtribuënt en ſeront neceſſairement comprimées; les eſprits n'y couleront donc plus, il n'y aura plus de communication de la partie avec le cerveau, & par conſequent elle ceſſera d'être ſenſible.

2°. Lors que le cours du ſang ſera entierement interrompu, les principes volatiles qui étoient exactement meſlés & confondus, avec le reſte de la maſſe

du ſang, par le mouvement de progreſſion s'évaporeront infailliblement; alors les parties ſulphureuſes, ſalines & terreſtres, que ces principes tenoient en diviſion & en mouvement ſe raprocheront, & ſe réuniront tout de même à peu près que nous l'obſervons dans la palette, aprés avoir tiré du ſang : leur fermentation diminuëra auſſi infailliblement; ainſi la chaleur & la rougeur de la partie qui étoient des ſuittes neceſſaires de la fermentation & de la rarefaction du ſang doivent diminuer à proportion & ceſſer enfin lors que celle-cy ceſſe tout à fait.

3°. Le ſang qui eſt arrêté dans la partie devient livide & noir ſucceſſivement; la partie doit donc auſſi paroître livide & noire bien-toſt aprés.

4°. La ſeroſité eſt néceſſairement exprimée par la réunion des principes les plus groſſiers, elle doit donc relâcher la partie où elle ſejourne, & cela d'autant plus facilement qu'elle ſe trouve relâchée, & qu'elle a entierement perdu ſon reſſort, & ſa tenſion naturelle, à cauſe de la compreſſion des nerfs; ainſi la partie doit être molle & ceder facilement à l'impreſſion du doigt.

Enfin à meſure que la ſeroſité y ſejourne, ce relâchement de la partie augmente de telle ſorte, qu'après quelque temps elle eſt entierement diſſoute, & pour lors ce n'eſt plus que corruption & que pourriture.

ARTICLE QUATRIE'ME.

Diagnoſtique & prognoſtique de l'Inflammation.

IL ne ſerviroit de rien de connoître que le ſang eſt la matiere qui forme le phlegmon, que tantoſt il eſt extravaſé & tantoſt dans ſes vaiſſeaux, leſquels il gonfle & dilate extraordinairement ; il ne ſerviroit de rien de ſçavoir qu'il peut s'arrêter dans les parties par differentes cauſes; il ſeroit inutile d'avoir déterminé la maniere dont ces cauſes produiſent ces effets ; ce ſeroit en vain que nous nous ſerions étudiés à découvrir quelles ſont les raiſons pourquoi les Inflammations ſe terminent d'une maniere ſi differente : tout

cela seroit inutile sans doute, si nous n'avions pas des signes certains par lesquels nous pussions connoître l'Inflammation, la situation du sang, & la partie enflammée; par lesquels nous pussions distinguer les differentes causes de la tumeur, & par lesquels enfin nous pussions prédire quelle en sera l'issuë.

Il est impossible de ne pas s'appercevoir de l'Inflammation des parties externes, tous les signes en sont évidens, ce sont ces accidens inseparables que nous avons rapportés en faisant la description de cette maladie, sçavoir la tumeur, la rougeur, la chaleur, la douleur, & la pulsation.

Dans certaines parties internes l'on distingue la tumeur par le tact, dans quelques autres cela est impossible. Pour la rou-

geur on ne peut que la conjecturer, les parties qui couvrent celle qui eſt malade nous empêchent de la voir; mais ce qui eſt general, le malade reſſent une ardeur conſiderable dans la partie affligée, & ſi elle eſt naturellement ſenſible la douleur & la pulſation ſont tres-vives.

Dans les parties externes on voit quelle eſt la partie enflammée, ainſi on n'a pas beſoin d'autre ſigne.

Dans les parties internes on en juge par la ſcituation de la tumeur, & par les accidens propres qui indiquent la partie affectée; comme ces ſignes regardent les Inflammations en particulier, je n'entreprendray point d'en faire icy le détail.

On jugera ſi le ſang eſt extravaſé, ou ſi les vaiſſeaux ne ſont

que gonflez par le tact ; car on les distingue en quelque maniere par là, lors que la tumeur est superficielle.

Que si le tact ne suffit pas, on considerera la maniere d'agir des causes qui ont attiré l'Inflãmation, on examinera le tissu de la partie ; le commencement & le progrés de la maladie ; enfin on observera la forme de la tumeur, & la violence des accidens qui l'accompagnent.

Et quoi que les conjectures qu'on pourroit tirer de la plûpart de ces choses en particulier ne soient pas infaillibles à beaucoup prés, elles sont cependant un diagnostique assez certain, lors qu'elles sont jointes ensemble, & qu'elles paroissent toutes concourir au même effet ; ainsi si une partie s'enflãme tout à coup, que la tumeur soit fort

élevée par rapport à ſon étenduë; que la partie malade n'ait pas beaucoup de reſſort, que l'ardeur ſoit extrême, & que la pulſation ſoit trés-vive, on a lieu de croire qu'il y a du ſang extravaſé.

Que ſi au contraire la tumeur eſt peu élevée par rapport à ſon étenduë, ſi la cauſe n'agit point en diviſant & déchirant le tiſſu des parties, mais ſeulement en comprimant les vaiſſeaux, & ſi la pulſation eſt legere, il y a beaucoup d'apparence que les vaiſſeaux ne ſont que gonflez.

Je croy qu'il n'eſt pas neceſſaire que je m'étende à prouver que ces ſignes concluënt ce que je viens d'avancer, cela paroiſt évident de ce que nous avons dit en examinant les differentes manieres dont cette tumeur ſe forme.

Pour ce qui eſt des cauſes, les unes ſont externes & évidentes, ainſi le diagnoſtique en eſt facile; les autres ſont internes, & nous avons beſoin de conjectures pour nous en aſſeurer.

La plus ordinaire c'eſt le gonflement ſubit des glandes ſituées dans la partie malade; mais nous avons remarqué qu'outre celle-cy il y en avoit pluſieurs autres qui produiſoient le même effet.

Nous avons fait voir par exemple que lors que le cours du ſang eſt interrompu en quelque partie, celles qui reçoivent les rameaux collateraux étoient ſujettes à s'enflammer. Nous avons fait voir encore que dans certaines parties il y avoit des raiſons particulieres qui pouvoient contribuer à y attirer l'Inflãmation. Nous avons fait voir enfin que

lors qu'il y avoit des embarras dans quelque partie ; des tubercules, par exemple, dans les poulmons ; un ſchirre, au foye ; un calcul dans les reins, &c. ces parties s'enflammoient ordinairement lors que le ſang venoit à ſe rarefier ou à s'épaiſſir conſidérablement.

Comment ferons-nous pour diſtinguer ces differentes cauſes, & pour connoiſtre au juſte que l'Inflammation que nous avons à traitter a été produite plûtoſt par l'une que par l'autre ?

Voicy la methode dont je me ſers pour le découvrir : j'examine toutes ces cauſes en particulier, leur maniere d'agir & les accidens qui ſont propres à chacune d'elles, & là deſſus je me détermine.

Si je veux ſçavoir, par exemple, quelle eſt la cauſe d'une colique

nephretique ou d'une inflammation des reins que j'ay à traitter, je fais d'abord un dénombrement exact des causes qui peuvent produire cét effet, & ayant trouvé que ce ne peut être que du sable ou des glaires qui gonflent les tuyaux excretoires des reins, ou bien un calcul scitué dans le bassin, ou à l'entrée des ureteres, j'examine s'il ne paroist rien qui indique l'une de ces causes en particulier.

Ainsi s'il n'a rien paru avant l'attaque qui m'ait donné lieu de croire qu'il y ait un calcul dans les reins; si le malade n'est pas sujet à faire des glaires mêlées avec l'urine ; s'il n'en fait point durant l'attaque & qu'au contraire il fasse du sable ordinairement, je conclurray ce me semble avec assez de raison, que

c'eſt du ſable arrêté dans les tuyaux excrétoires des reins, qui eſt la cauſe du paroniſme. Que ſi dans ce temps-là même le malade en fait quelque peu, mes conjectures ſeront infaillibles. Que ſi je fais les mêmes réflexions ſur les nephretiques cauſées par des glaires, ou par un calcul; il me ſera également facile de m'en aſſeurer, comme il paroiſt pour peu qu'on y faſſe d'attention.

J'agiray de la même maniere ſi je veux déterminer la cauſe de l'Inflammation des yeux. Car je ſçay que les cauſes internes ſe réduiſent à l'épaiſſiſſement ou à l'acrimonie des larmes, & que dans cét état d'acrimonie, elles ſont tantoſt fort aqueuſes & fort fluides, & tantoſt plus ſeiches.

Il paroiſt d'abord que ſi l'é-

paiſſiſſement des larmes eſt la cauſe de l'ophtalmie, il ſera facile de m'en aſſeurer, puiſque les yeux ſeront alors neceſſairement chargés de chaſſie, & les larmes plus gluantes que dans l'état naturel.

Que ſi au contraire les larmes coulent en abondance, ſi elles ſont fort fluides, & qu'en paſſant elles faſſent des irritations & cauſent des ardeurs inſupportables ſur les membranes des yeux, je conclurray que c'eſt l'acrimonie des larmes qui eſt la cauſe de l'ophtalmie.

Je diſtingueray facilement encore lors qu'elle ſera cauſée par la ſechereſſe des larmes, jointe à une acrimonie extraordinaire: en effet il paroiſt d'abord pour peu qu'on y faſſe d'attention, que les yeux doivent alors être ſecs, un peu chaſſieux, & que

l'ardeur y doit être bien plus conſiderable que dans l'épaiſſiſſement & dans la ſimple acrimonie.

Ces deux exemples ſuffiſent ce me ſemble, & on n'aura pas beaucoup de peine à découvrir quelle eſt la veritable cauſe de quelque inflammation que ce ſoit, pourvû qu'on ſe ſerve de la methode que je viens d'indiquer.

Je crois pourtant que pour en rendre le diagnoſtique plus facile, nous ne ferons pas mal de rapporter quelques ſignes generaux qui puiſſent ſervir de regle pour diſtinguer les cauſes; & cela autant que nous pourrons le faire, ſans entrer dans le détail des Inflammations de chaque partie en particulier.

Le gonflement des glandes ſe voit dans les parties externes, ainſi

ainſi le diagnoſtique en eſt facile.

On le conjecture dans les Inflammations internes, & parce qu'il ne paroiſt pas d'autre cauſe qui ait pû produire cet effet, & parce qu'on a des ſignes de l'épaiſſiſſement de l'humeur qui ſe ſepare dans les parties enflammées, toutes les fois qu'il y a de la douleur nous devons être perſuadés qu'elle ne contribuë pas peu à faire arrêter le ſang dans la partie.

Lors que nous ſommes convaincus qu'il y a de l'embarras dans quelques parties; des tubercules, par exemple, dans le poulmon; un calcul dans les reins, un ſchirre au foye, & que le ſang vient à ſe rarefier, ou à s'épaiſſir conſiderablement, nous devons être perſuadés que l'inflammation qui ſe fait alors dans

les parties embaraſſées vient du changement du ſang & de l'embarras de la partie ; & ſi quelqu'autre cauſe concourt avec celle-cy, on la reconnoiſtra par les ſignes, qui luy ſont particuliers.

Enfin il ſera facile de connoître lors qu'une partie s'enflamme, parce que le cours du ſang eſt embaraſſé dans les rameaux collateraux : on a des ſignes certains de cét embaras, & alors nous n'avons pas beſoin de rechercher d'autre cauſe, & s'il s'en trouve quelqu'une qui concoure à faire même effet, on la diſtinguera par les accidens qui luy ſont particuliers.

Voila par quelle voye on peut s'aſſeurer de l'Inflammation de la partie enflammée, de la ſituation du ſang dans la partie

malade, & des cauſes de la maladie : tâchons maintenant de donner des regles qui puiſſent ſervir à prédire au juſte quelle en ſera l'iſſuë ; & pour ne rien avancer qui puiſſe être conteſté, fondons-les ſur l'œconomie naturelle du corps humain, & ſur des obſervations qu'on ne puiſſe révoquer en doute.

On doit conſiderer trois choſes dans l'iſſuë des inflammations.

1°. La maniere dont elles ſe terminent. 2°. Le temps. 3° Ce qu'il y a à craindre ou à eſpérer pour le malade qui en eſt attaqué ; & c'eſt ſur ces trois chefs que nos reflexions doivent s'arréter.

Lors qu'il n'y a pas du ſang extravaſé, que la tumeur eſt ſuperficielle, & la pulſation legere, pour l'ordinaire elle ſe

diſſipe par réſolution ; la raiſon en eſt évidente, pour peu qu'on faſſe attention à ce que nous avons dit ailleurs ſur cette matiere.

Elle ſuppure ordinairement lors qu'elle eſt fort élevée, par rapport à ſon étenduë, qu'elle eſt d'un rouge fort vif, que l'ardeur eſt grande, & que la pulſation eſt violente.

En effet ſi la tumeur eſt fort élevée, eû égard à ſon étenduë, il y a beaucoup d'apparence qu'il y a du ſang extravaſé ; il eſt du moins bien ſeur que les vaiſſeaux riſquent de ſe rompre, pour peu que l'embarras vienne à augmenter.

Que ſi avec cela la tumeur eſt d'un rouge fort vif, ſi elle eſt ardente & dure au toucher, on a lieu de croire que la matiere fermente avec violence, &

qu'elle eſt aſſez fluide, ainſi elle doit ſuppurer néceſſairement.

Lors qu'au contraire la tumeur paroiſt dure, qu'elle reſiſte au toucher, que l'ardeur eſt mediocre, & que la rougeur n'eſt pas conſiderable, il eſt beaucoup à craindre qu'elle ne s'endurciſſe,

Nous avons enfin remarqué que les Inflammations extraordinaires, & dans leſquelles la partie eſtoit gorgée de ſang dégeneroient ordinairement en gangrene; ainſi lors que nous verrons des Inflammations de cette eſpece, nous aurons lieu de la craindre: que ſi la rougeur, l'ardeur, & la pulſation diminuënt, quoy que la tumeur ſubſiſte dans le même état, elle commence actuellement à ſe gangrener.

C'eſt principalement ſur ces ſignes que vous devez vous re-

gler; vous ne laiſſerez pourtant pas de faire diverſes réflexions ſur la partie affectée, ſur le temperament du malade, & ſur les cauſes externes auſquelles il eſt expoſé; car il eſt certain, comme nous l'avons remarqué, que les cauſes externes & le temperament du malade ne contribuënt pas peu à déterminer la tumeur, & que les parties affectées influënt encore davantage.

Les Inflammations de la matrice & de la veſſie, par exemple, dégenerent preſque toûjours en gangrene : celles du poulmon ſe diſſipent preſque toûjours par réſolution : celles des parties charnuës ſuppurent, & dans les articulations elles ſont ſujettes à s'endurcir.

Pour ce qui regarde le temps auquel la tumeur doit ſe termi-

ner, il eſt encore different ſuivant les differentes manieres dont elle ſe termine, ſuivant les diverſes cauſes, dans les differentes parties & dans les differens ſujets.

Celles qui ſe diſſipent par réſolution, & qui dégenerent en gangrene, ne durent pas ſi long-temps pour l'ordinaire que celles qui ſuppurent ou qui s'endurciſſent.

Celles qui ſe réſolvent ſe diſſipent plûtoſt ou plûtard, ſelon que la cauſe occaſionnelle du ſejour du ſang dans la partie, eſt plus ou moins facile à emporter, & que la nature & les cauſes externes avancent ou retardent la réſolution.

Les plogeſes, par exemple, cauſées par des irritations douloureuſes, ceſſent dés que la douleur vient à ceſſer : Les Inflam-

mations cauſées par le gonflement des glandes durent plus long-temps pour l'ordinaire; il faut attendre que la matiere épaiſſie & arrêtée dans la glande ſe liquefie, ce qui arrive plûtoſt ou plûtard, ſelon que l'humeur arrêtée eſt plus ou moins difficile à diſſoudre, & ſelon que le ſang abonde dans la tumeur, & que la chaleur de la partie eſt plus ou moins conſiderable.

Comme ces circonſtances varient d'une infinité de manieres differentes, il eſt preſque impoſſible de donner des regles certaines pour déterminer en quel tems la tumeur doit ſe terminer; mais il paroiſt auſſi qu'on ne ſe trompera pas de beaucoup ſi on les conſidere avec attention.

Ce que nous pouvons dire de certain, c'eſt que les inflammations

tions des parties charnuës dans leſquelles le ſang abonde, ſe terminent dans l'eſpace de 14 jours : dans les articulations & autres parties froides, elles s'étendent quelques-fois juſqu'à 40 : mais elles ne vont point au delà.

Pour déterminer enfin ce qu'il y a à craindre ou à eſperer pour le malade, vous examinerez la grandeur de la tumeur, & les accidens qui l'accompagnent, ſes cauſes, la maniere dont elle ſe termine, & le temperament du malade. Car il eſt évident que le reſte étant égal, plus l'Inflammation eſt grande, plus les accidens en ſont violens, & plus elle eſt dangereuſe.

Par rapport à la partie affectée, il eſt évident que ſelon qu'elle eſt plus ou moins neceſſaire à la vie, le danger eſt plus ou moins

grand ; c'eſt par cette raiſon que les Inflammations du poulmon, du ventricule & du cerveau, ſont tres-dangereuſes, & neceſſairement mortelles, lors qu'elles ſont conſiderables.

Les Inflammations des parties internes ſont en general plus dangereuſes, que celles des parties externes, ſoit parce que pour la plus-part elles ſont plus néceſſaires à la vie, ſoit parce que ſi l'Inflammation vient à ſuppurer, la matiere qui n'a pas d'iſſuë, croupit dans la partie, & forme un ulcere incurable ; ſoit enfin parce qu'on ne peut pas y appliquer les remedes.

Parmy les parties externes, les unes ſont tres-ſenſibles, les autres le ſont beaucoup moins; elles ſont deſtinées à differens uſages, & on remarque dans quelques-unes des circonſtances

particulieres qu'on ne trouve pas dans les autres ; c'eſt ce que nous examinerons avec ſoin pour faire nôtre prognoſtique.

Par rapport aux cauſes vous examinerez la maniere dont elles agiſſent, ſi elles ſont faciles à emporter, & ſi elles ne ſont point un accident de quelqu'autre maladie. Dans ce dernier cas, vous tâcherez de découvrir ſi la décharge eſt critique ou ſymptômatique. Comme je ne parle icy qu'en general, je ne crois pas devoir entrer dans un plus grand détail ; il ſuffit, ce me ſemble, d'ouvrir le champ, & de faire entre-voir les endroits ſur leſquels on doit s'arrêter.

Par rapport à la maniere dont la tumeur ſe termine, la plus favorable & la plus heureuſe eſt ſans doute la réſolution. Que ſi elle ne ſe diſſipe pas

par là, il eſt beaucoup mieux pour l'ordinaire qu'elle ſuppure, que ſi elle s'endurcit; je dis pour l'ordinaire, car en certains cas, il eſt mieux qu'elle s'endurciſſe, que ſi elle ſuppure, par exemple, dans les inflamations internes, par la raiſon qu'il ſe fait un ulcere incurable, lequel eſt ſuivy d'accidens bien plus fâcheux que ne ſont ceux qui accompagnent le ſchirre.

Enfin de toutes les manieres dont l'Inflammation peut ſe terminer, la plus fâcheuſe eſt la gangrene, la raiſon en eſt évidente.

ARTICLE V.

Reflexions generales ſur la cure de l'Inflammation.

POur ce qui regarde la cure de l'Inflammation, il paroît d'abord que nos veuës doivent être differentes ſuivant les temps de la maladie, ſuivant les diverſes cauſes, & ſuivant les diverſes parties. Il paroiſt encore que les differentes circonſtances de la tumeur, & les differens temperamens & états du malade, exigent des ménagemens particuliers.

Au commencement nous devons, s'il ſe peut, prévenir le dépôt qui ſe fait dans la partie; que ſi nous ne pouvons pas en venir à bout, nous tâcherons de faire en ſorte que le progrés

n'en ſoit pas conſiderable.

Pendant l'augment on doit s'attacher à diminuer la fluxion, & à en prevenir les ſuites fâcheuſes.

Dans l'état on doit s'appliquer à faire terminer la tumeur, & la faire terminer d'une maniere favorable.

Dans la déclinaiſon on examinera ſi la nature eſt aſſez forte pour terminer heureuſement la maladie ſans le ſecours des remedes : ſi elle ſe trouve aſſez forte, on doit ne rien faire, de peur de la troubler : ſi elle eſt trop foible, il faut l'aider. Et ſi par mal-heur l'Inflammation tend à dégenerer en ſchirre ou en gangrene, il faut faire tous ſes efforts pour l'en empêcher.

Et comme cette maladie eſt toujours accompagnée de ſymp-

tômes fâcheux depuis le commencement juſqu'à la fin, il faut toûjours y avoir égard, & s'attacher à les adoucir.

L'expedient le plus ſûr pour prevenir & pour empêcher l'accroiſſement du dépôt qui ſe fait dans la partie enflammée, c'eſt ſans doute d'en emporter la cauſe; c'eſt donc à quoy il faut s'attacher.

Ainſi ſi c'eſt une irritation & une douleur violente qui fait arréter le ſang dans la partie, ce qui arrive tres-ſouvent dans les Inflammations du ventricule & des inteſtins; il faut tâcher de l'adoucir, & de corriger ou de vuider la matiere qui la cauſe.

Si c'eſt la rarefaction ou l'épaiſſiſſement du ſang qui ſoient la cauſe de l'Inflammation, & qu'un obſtacle invincible qu'on

ne peut emporter ait déterminé le ſang à s'arréter dans la partie enflammée, il faudra s'attacher à diminuer cette rarefaction ou cét épaiſſiſſement du ſang, & prevenir les deſordres qu'ils pourroient attirer ſur la partie malade.

Si la cauſe déterminante eſt le gonflement de quelque glande, & l'épaiſſiſſement de l'humeur qui s'y ſepare, il faut la rendre fluide.

Cependant, comme cette cauſe n'agit pas toute ſeule, mais qu'elle eſt preſque toûjours ſuivie d'une douleur aſſez vive, que le mouvement du ſang s'augmente ordinairement, & qu'il eſt tres-ſouvent plus épais que dans l'état naturel, il faut faire attention à toutes ces cauſes concourantes & prendre garde, qu'en pretendant divi-

ſer la matiere arrêtée dans la glande, on ne faſſe rarefier le ſang auſſi-bien que cette matiere épaiſſie, & qu'on n'augmente par là, la douleur & l'inflammation; faute de faire ces reflexions, on augmente tres-ſouvent la maladie, & l'experience nous convainc tous les jours que les diaphoretiques qui reüſſiſſent quelques-fois dans les Inflammations internes, & les réſolutifs qu'on applique heureuſement ſur quelques Inflammations externes, les augmentent infailliblement, lors qu'on les employe mal-à-propos.

On doit donc examiner avec ſoin toutes ces circonſtances; & quoi qu'on ait toujours en veuë d'emporter cette premiere cauſe, & de diviſer la matiere épaiſſie dans la glande, il faut s'y conduire avec beaucoup de précau-

tion. Vous examinerez donc ſi la chaleur du ſang arrêté dans la partie, eſt aſſez forte pour faire cét effet; alors il ne faut rien tenter, la nature emporte infailliblement la maladie.

Que ſi au contraire la matiere épaiſſie eſt trop gluante, & que la chaleur du ſang ſoit trop douce, il faut en augmenter la force, ou ce qui eſt la même choſe, aider la nature.

Lors qu'enfin le mouvement du ſang eſt extrêmement violent & qu'il s'accumule en quantité dans la partie enflammée, de telle ſorte qu'il court riſque de s'extravaſer, ou que le gonflement extraordinaire des vaiſſeaux eſt ſuivi d'une douleur violente, ou de quelqu'autre accident fâcheux : alors bien loin d'augmenter la fermentation du ſang, & l'ardeur de la

partie, on doit au contraire s'attacher à temperer l'un & l'autre, & deſemplir les vaiſſeaux qui ſe trouvent trop gonflez.

On doit enfin examiner ſi la matiere qui fait l'obſtruction s'eſt épaiſſie dans la glande même, ou bien ſi elle s'eſt épaiſſie dans le ſang. Car il eſt évident que dans le premier cas on ne doit faire attention qu'à la matiere arrêtée dans la glande, parce que le corps du ſang n'eſt point alteré. Dans le ſecond au contraire, il faut avoir autant d'égard pour le moins à l'état du ſang & de l'humeur qui doit ſe ſeparer, qu'à celle qui eſt arrêtée dans la partie ; prenons un exemple pour rendre la choſe plus ſenſible.

Suppoſons que la ſalive qui ſe ſepare dans les parotides s'y arrête, parce qu'elle eſt trop

guante & trop épaiſſe, & qu'elle attire une inflammation dans la partie. Je dis que cela peut arriver en deux manieres; ou par ce que cette ſalive qui étoit aſſez fluide, tandis qu'elle a roulé avec le reſte de la maſſe du ſang, s'eſt épaiſſie dans la glande même par quelque cauſe externe; ce que nous voyons arriver aſſez ſouvent.

Ou bien parce que la ſalive qui ſe forme dans le ſang, ſe forme épaiſſe & groſſiere de telle ſorte, qu'elle s'arrête facilement, quoy qu'il n'y ait point de cauſe propre à l'épaiſſir dans la partie où elle ſe ſepare. Cela ſuppoſé, je conclus que dans le premier cas nous devons nous appliquer uniquement à dilayer la ſalive épaiſſie dans la glande; au lieu que dans le ſecond, nous devons corriger non-ſeulement

celle qui eſt arrêtée dans la partie, mais encore celle qui ſe forme dans le ſang, car il paroît évidemment qu'il ſe fera toûjours de nouvelles obſtructions, tandis que la ſalive qui continuëra de ſe ſeparer reſtera dans la même diſpoſition.

Nous devons donc alors nous apliquer à découvrir la cauſe de l'épaiſſiſſement de la ſalive, & tâcher de l'emporter. Si ce ſont des matieres qui ſoient paſsées des premieres voyes dans le ſang; il faut faire en ſorte, s'il ſe peut, qu'il n'en paſſe plus de nouvelles; briſer celles qui y ſont paſsées, & les vuider par quelqu'autre endroit, ſurtout ſi elles y ſont paſsées en quantité, & ſi la partie ſur laquelle la décharge ſe fait eſt neceſſaire à la vie.

Que ſi au contraire il ſe fait

une fluxion ſur quelqu'autre partie moins importante, qu'elle ne ſoit pas aſſez conſiderable pour attirer des accidens dangereux, qu'il ne paſſe plus de nouvelle matiere dans le ſang, & que le reſte des ſymptômes dont le malade étoit peu auparavant accablé, diminuënt ou ceſſent tout à fait ; ce qui arrive quelquefois dans les fiévres malignes : alors il faut bien prendre garde de ne point troubler l'excrétion de la matiere morbifique, de peur que venant à ſe remêler avec le ſang, elle ne rallume la fiévre, qu'elle ne ſe precipite ſur les parties nobles, & n'attire par conſequent des accidens incomparablement plus fâcheux que ceux qu'on vouloit éviter.

Je ſerois trop long ſi je voulois faire de ſemblables reflexions

ſur les autres cauſes des Inflammations, & ſur les differentes parties qui en ſont attaquées. Je me contenteray-donc de dire deux mots des indications les plus generales, & des remedes qu'on doit employer pour les remplir ; après cela je donneray un exemple d'une Inflammation interne, un autre d'une externe, que je traitteray avec toute l'exactitude dont je ſuis capable, afin qu'ils puiſſent ſervir de modele pour la cure de toutes les autres inflammations.

Voicy les indications ordinaires des inflammations. Dans toutes generalement la partie eſt enflammée & gorgée de ſang ; il y en a d'extravaſé, ou du moins les vaiſſeaux en ſont extrêmement gonflez, & ils riſquent de ſe rompre : ce qu'il faut éviter (ſuppoſé qu'on n'ait

point de raiſon particuliere pour attirer la matiere en dehors) puis que le moindre accident qui en pouroit arriver, c'eſt que la tumeur ſuppure, ce qui eſt toûjours tres-fâcheux.

1°. La plûpart des Inflammations ſont accompagnées d'une douleur fort vive, tres-incommode au malade, & preſque toûjours ſuivie de veilles & de fiévre; il faut donc chercher à l'apaiſer auſsi-bien que la fiévre qui l'accompagne.

Pour prevenir la ruption des vaiſſeaux, & les accidens fâcheux que leur gonflement extraordinaire peut attirer ſur la partie, il faut les déſemplir; nous employerons à ce deſſein la diette & la ſaignée. Car ſi le ſang qui ſe conſume à la nourriture des parties, & qui ſe diſſipe continuellement, ſoit par inſenſible

inſenſible tranſpiration, ſoit par les differens couloirs qui ſont répandus dans les parties; ſi ce ſang, dis-je, n'eſt pas reparé par les alimens, il faut neceſſairement que ſa quantité diminuë, & que les vaiſſeaux ſe rempliſſent à la fin. Cependant comme cela ne ſe fait que peu à peu, & que le danger eſt preſſant, il ne faut pas ſe contenter de diminuer la nourriture du malade, il faut encore le faire ſaigner, afin que les vaiſſeaux eſtant deſemplis tout à coup, il reçoive d'abord du ſoulagement ſenſible.

On doit régler la ſaignée ſur la grandeur de l'inflammation & du danger, ſur l'abondance du ſang, ſur les forces & l'âge du malade. On doit même faire quelqu'attention ſur les circonſtances exterieures. Une regle

certaine & qu'on doit toûjours obſerver ; c'eſt qu'on ne doit jamais ſaigner qu'il n'y ait trop de ſang, ou qu'on ne ſoit menacé de quelque accident fâcheux, auquel on peut remedier par la ſaignée ; & lors que par l'une ou par l'autre de ces raiſons on eſt obligé de le faire, on doit s'y conduire avec beaucoup de prudence : de ſorte que lors que vous ſaignez, parce qu'il y a trop de ſang, il faut s'arrêter lors que vous avez tiré la quantité ſur-abondante : Et lors que c'eſt pour remedier à quelqu'accident, ou pour le prevenir, comme dans la maladie dont il s'agit ; il faut alors faire comparaiſon du danger que le malade court, par le ſymptôme que vous voulez arrêter ou prévenir, & de l'abatement & de la diminution des forces que vous atti-

rerez par la saignée. Ainsi lors que le danger est pressant, comme dans les phlogoses & les inflammations du cerveau ou du poulmon, il faut faire alors des saignées brusquement, & en assez bon nombre, parce qu'il vaut mieux afoiblir le malade, que de le laisser dans un désespoir assuré.

Il faut faire les saignées brusquement, parce que si on laisse un espace considerable de l'une à l'autre, les boüillons ont reparé le sang qu'on a tiré par la premiere avant qu'on fasse la seconde; ainsi on ne désemplit point les vaisseaux, c'est pourtant ce qu'on doit avoir en veuë.

2°. Pendant que vous temporisez, la douleur & la violence de l'Inflammation continuënt toûjours, & augmentent tres-

ſouvent ; la partie perd ſon reſſort, il arrive de nouveaux ſymptômes, & les ſaignées que vous faites dans la ſuite ne font pas à beaucoup prés tant d'effet, que celles que vous euſſiez pû faire dans le cõmencement, par la raiſon qu'il eſt beaucoup plus facile de prevenir les accidens, que d'y remedier lors qu'ils ſont preſens. Vous êtes donc obligé d'en faire davantage, & dans un temps où elles affoibliſſent beaucoup le malade, parce que ſes forces ſe ſont déja diſſippées par la longueur de la maladie.

Cependant quelque preſſant que ſoit le danger, il ne faut jamais porter les ſaignées à l'extrêmité, il vaut mieux que le malade periſſe par la violence de la maladie, que ſi on pouvoit vous accuſer d'avoir con-

tribué à ſa mort ; enfin il faut toûjours ſe regler ſur la quantité du ſang, l'âge & la force du malade, car il eſt évident que ceux qui ſont accoûtumez à faire bonne chere, & qui ſont dans la fleur de leur âge, peuvent ſupporter un plus grand nombre de ſaignées que des vieillards abatus par des peines, des auſteritez, & par de longues maladies.

A meſure que l'on ſaigne & que les vaiſſeaux ſe vuident, la tumeur & la tenſion diminuë pour l'ordinaire, & par conſequent la douleur ſe ralentit auſſi ; ainſi la ſaignée ſatisfait non-ſeulement à la premiere indication, qui eſt de déſemplir les vaiſſeaux ; mais encore à la ſeconde, qui eſt d'appaiſer la douleur, la pulſation, & le reſte des accidens qui accompagnent

l'Inflammation.

Ce n'eſt pourtant pas le ſeul Remede qu'on met en uſage, lors que la douleur eſt preſſante, on en fait pluſieurs autres pour diminuer la tenſion & la ſenſibilité de la partie. On donne des narcotiques à ce deſſein, on tâche de calmer le mouvement du ſang, par quelques alterans ; & dans les inflammations externes, outre les remedes que nous venons de rapporter, on fait des applications anodines & emolliantes.

La fiévre ne demande point de remedes particuliers, lors qu'elle eſt purement ſymptomatique ; mais ſi elle eſt entretenuë par des matieres qui paſſent actuellement des premieres voyes dans le ſang, il faut les corriger & purger le malade. On ne donnera pourtant point

de purgatifs qu'aprés avoir ſuffiſamment ſaigné ; car comme ils augmentent toûjours le mouvement du ſang, on augmenteroit infailliblement l'Inflammation, ſi on purgeoit auparavant.

Ces reflexions ſuffiſent pour les Inflammations en general, paſſons aux exemples que nous devons donner pour ſervir de modele pour la cure de toutes les autres Inflammations ; c'eſt à dire par rapport a la maniere dont il faut prendre & remplir les indications : car pour les remedes, le tems & la maniere de les employer, on voit aiſément qu'il y a beaucoup de changemens à faire.

Pour les Inflammations internes nous choiſirons la Colique nephretique & l'Inflammation des reins ; pour les externes celles des parotides.

ARTICLE SIXIEME,

De quelle maniere il faut traitter la Colique nephretique, & l'Inflammation des reins.

ON ſera peut-être ſurpris de voir que je range la Colique nephretique ſous le genre des Inflammations, mais je prie le lecteur de conſiderer que le paſſage du ſang eſt toûjours étranglé dans les reins, lors qu'ils ſont attaquez de cette maladie, & qu'ainſi il y a toûjours phlogoſe, à qui on donne le nom d'Inflammation, lors qu'elle vient à augmenter conſiderablement. J'ay même choiſi cét exemple à deſſein, pour faire voir que l'on change quelques-fois d'indication, lors qu'une phlogoſe

gose vient à augmenter & à dégenerer en inflammation, ce qui paroîtra évidemment par ce que nous dirons dans la suite.

Je suppose que le lecteur connoît cette maladie, qu'il est instruit des accidens qui l'accompagnent; qu'il sçait par exemple, que le malade sent une douleur tres-vive dans la region des reins; qu'on observe differens changemens dans les urines, que presque toûjours leur quantité diminuë, & qu'il y a quelque fois une entiere supression: alors elles regorgent bien-tost dans le sang & attirent plusieurs symptômes tres-fâcheux; tels sont l'assoupissement, le catarre sufoquant, la nasarque &c. qui sont bien-tost suivis de la mort du malade, lors que les reins ne se débouchent point.

Je prie encore le lecteur de

ſupoſer avec moy, que toutes les Coliques nephretiques ſont cauſées ou par du ſable arrêté dans les tuyaux excrétoires des reins, ou par des matieres glaireuſes qui font obſtruction dans les glandes qui ſervent à la ſecretion de l'urine; ou bien par un calcul, lequel quoi que toûjours preſent, ne cauſe pourtant pas une douleur continuelle; mais ſeulement lors qu'il vient à s'ébranler & à changer de place, ou que le ſang ſe gonfle & ſe rareſie.

Cela ſupoſé, que devons-nous avoir en veuë, & quels remedes devons-nous employer pour la gueriſon de cette maladie?

Nous devons ſans doute nous apliquer à diminuer la douleur & la phlogoſe, prevenir les ſymptômes que le regorgement de l'urine peut attirer, & à em-

porter la cauſe, s'il eſt poſſible.

Pour remplir les premieres indications ; ſçavoir celles qui regardent la douleur & la phlogoſe, nous ferons d'abord ſaigner & copieuſement, parce que le danger eſt preſſant ; & nous donnerons des narcotiques, & des remedes propres à temperer le mouvement du ſang.

Pour prevenir les accidens que peut attirer l'urine lors qu'elle vient à regorger dans le ſang, il faut la vuider par lapurgation lors qu'elle commence à s'accumuler.

Enfin pour ce qui regarde les cauſes, il faut les examiner chacune en partiçulier, & voir s'il eſt poſſible de les emporter, & par quel remede on peut le faire.

Particulariſons un peu mieux toutes ces choſes, & détermi-

nons l'ordre & le tems auquel on doit donner les remedes.

Cõmençons par la colique nephretique, cauſée par un calcul. Il eſt ſûr qu'alors nous ne pouvons pas eſperer d'emporter la cauſe, car nous ne connoiſſons point de remede qui ſoit propre à fondre le calcul; ainſi il faut s'attacher uniquement à apaiſer la rarefaction du ſang, & à prevenir l'inflammation, la ſupreſſion d'urine, le piſſement de ſang & l'ulcere que l'ébranlement du calcul peut attirer dans la partie: Nous tâcherons de remplir toutes ces indications par les remedes ſuivans.

Dés que nous ſerons apellés, nous ferons donner au malade un cliſtere fait avec la décoction d'hipericum, une once & demie de pulpe de caſſe, & deux onces de miel violat. On le ſaignera

enſuite de l'un des bras, & on lui fera prendre deux grands verres d'une ptiſanne faite avec la ſémence de lin, le fruit de Kinorredon & les fleurs de mauve; on on donnera en même tems un grain & demi de laudanum qu'on prendra en pillule, & qu'on délayera dans un verre de la ſuſdite ptiſanne.

Quelques heures aprés ſi le malade ne dort point, & que la douleur continuë, on le ſaignera du pied, & on le mettra dans le bain d'eau tiede.

Si on ſe trouve ſur le ſoir, & qu'il y ait environ dix ou douze heures depuis la premiere priſe de laudanum, on le reïtere par un grain & demi, ſupoſé que la premiere priſe ait fait ſon effet; ſinon on en donne deux grains dans un julep, fait avec un verre de ptiſanne & un gros

de poudre abſorbante.

Si la douleur eſt violente & qu'elle continuë avec la même force, on fait ſaigner le malade pour la troiſiéme fois, & on le remet dans le bain. Le lendemain on fera encore quelques ſaignées ſi la douleur l'exige ; & on ſe conduira pour les autres remedes à peu prés comme le premier jour. On ne changera point cette metode juſqu'à ce que l'urine commence à regorger dans le ſang, ce qui arrive plûtôt ou plûtard, ſelon que l'excretion en eſt plus ou moins diminuée.

Lors qu'il y a ſuppreſſion entiere, ou peu s'en faut ; c'eſt ordinairement vers le troiſiéme jour qu'il faut purger, & s'il n'y a que dimuinution, l'on purge le 4. le 5. & le 6.

On juge que l'urine regorge

dans le ſang par la durée de la ſuppreſſion, & par les accidens qui ſurviennent, qui ſont l'eſſouflement & le vomiſſement, dont le malade eſt bien-tôt attaqué, pour l'ordinaire.

On fait prendre la purgation dans le bain ; on la compoſe avec deux onces de pulpe de caſſe, & un gros de cryſtal mineral qu'on délaye dans deux ou trois verres de petit lait.

On donne le même purgatif en bolus ſi le malade eſt ſujet à des nauſées & à des vomiſſemens.

Si aprés la premiere purgation la ſuppreſſion continuë, & que le malade cõmence à tomber en létargie, ou qu'il y ſoit déja tombé, on le purgera avec l'émétique, qu'on mêlera avec une infuſion de deux gros de ſené & une once de pulpe de caſſe.

Si le malade revient à soy par l'émetique, & que cependant la suppression continuë; on purgera de deux jours l'un avec la casse, & on attendra ainsi l'évenement de la maladie.

S'il n'y a point d'assoupissement, & que le malade commence à se boufir, on mettra à la place de l'Emetique dans la medecine susdite 12. ou 15. grains de poudre de Jalap.

S'il survient un catarre sufoquant, le malade est perdu sans ressource ; on ne peut détourner assez tôt la serosité qui inonde le poulmon, & le malade est sufoqué avant que les remedes ayent pû faire leur effet.

On voit assez de quelle maniere les saignées diminüent la phlogose ; le laúdanum fait dormir, émousse le sentiment des parties, apaise la douleur, &

contribuë par là à diminüer la phlogoſe.

Les lavemens vuident les gros excrémens, qui par leur ſejour échaufent le ſang qui coule à l'entour, & particulierement les reins.

Le bain tempere le mouvement du ſang & diminuë par là le gonflement des vaiſſeaux. Les urines qui ſe ſéparent ſont bien plus claires & plus limpides qu'elles n'étoient auparavant, & par conſequent elles irritent bien moins les tuyaux excretoires & les baſſins des reins par où elles paſſent; ainſi la contraction ſympatique des fibres charnuës dont la ſubſtance des reins eſt entrelaſſée, ſe ralentit, & la phlogoſe diminuë.

On ne fait point entrer le malade dans le bain au commencement de l'attaque; ce n'eſt qu'a-

près avoir ſaigné deux fois tout au moins : La raiſon eſt que par le bain, les vaiſſeaux qui rampent ſur la ſuperficie des parties qui plongent dans l'eau, ſe trouvent preſſés ; ainſi les humeurs ſont déterminées dans les parties internes, ce qui feroit infailliblement augmenter la phlogoſe des reins, ſi les vaiſſeaux n'étoient conſiderablement déſemplis.

La ptiſanne que nous avons preſcrite, eſt rafraichiſſante, & elle a cela de particulier, qu'elle adoucit l'urine, la rend claire & limpide ; ainſi elle contribuë à diminüer la phlogoſe par la même raiſon que le bain.

La purgation qu'on ordonne lors que l'urine commence à regorger dans le ſang, la détermine du côté des ſelles, & previent ainſi les deſordres qu'elle pourroit faire.

On differe cette purgation jusqu'à ce que l'urine commence à regorger, parce qu'elle est inutile avant ce tems là, & qu'elle augmenteroit infailliblement la phlogose, & cela par deux raisons. La premiere est qu'il n'y a point de purgatif qui n'augmente le mouvement du sang. Et la seconde, est qu'en déterminant la serosité par les selles, elle rend les urines fort acres & fort chargées, d'où vient qu'elles irritent les parties par lesquelles elles passent; delà vient encore qu'elles laissent une espece de bourbe qui augmente l'embarras & grossit le calcul.

On ne purge donc que lors qu'on y est forcé par l'urine qui regorge dans le sang; on le fait alors avec les purgatifs les plus doux. C'est pourquoy on employe la casse, qui n'augmente

preſque point le mouvement du ſang, & qui par ſon acide & ſa partie ſulphureuſe en unit & lie les ſouphres, & fait en quelque maniere exprimer la ſeroſité; d'ou vient que l'urine n'eſt guere plus chargée que les jours precedens, quoyque la plus grande partie de la ſeroſité ſoit déterminée par les ſelles.

C'eſt dans les mêmes veuës que nous ajoûtons le cryſtal mineral à ce purgatif, car il eſt trés-propre à calmer le mouvement du ſang, & à cauſer une eſpece de coagulation aux ſouphres, & par conſequent à empêcher la formation du ſel urineux, & à rendre les urines claires & limpides.

Quoy qu'on ne doive purger, autant qu'on le peut, qu'avec les purgatifs les plus doux, on ſe trouve quelques fois obligé de ſe ſervir des plus forts, tel

que l'Emetique, qui ſemble n'y pas convenir, non-ſeulement parce qu'il augmente trop le mouvement du ſang; mais encore parce que la partie afligée, ſoufre beaucoup dans les contractions violentes & reïterées que les muſcles de l'abdomen ſont obligés de faire pendant le vomiſſement.

On s'en ſert neanmoins lors que le malade tombe en létargie; car quoyque l'on tombe dans les inconveniens que je viens de raporter, c'eſt un mal néceſſaire, & qu'on ne ſçauroit éviter, Mais il faut à quelque prix que ce ſoit, éveiller le malade, & détourner l'urine qui commence à ſe méler avec les eſprits animaux, & à abreuver les glandes du cerveau; pour cela il faut augmenter le reſſort de celuy-cy, & vuider l'urine qui re-

gorge dans le ſang. Nous ne connoiſſons pas de remede plus propre à remplir ces indications, que l'Emetique: car le malade s'éveille par les violentes ſecouſſes qu'il ſouffre pendant ſon action, la ſeroſité ſe vuide par les ſelles, & les glandes du cerveau recouvrent leur tenſion naturelle par la contraction des fibres charnuës dont elles ſont entre-laſſées. Et cette contraction des fibres charnuës eſt une ſuite néceſſaire des changemens qui ſe font dans le cerveau, à l'occaſion de l'irritation du ventricule. Je ne m'étendray point à prouver ce que je viens d'avancer, la raiſon ſe tire aiſément de ce que nous avons dit ailleurs des mouvemens ſympatiques. On donne donc l'Emetique pour toutes ces raiſons; il eſt indiferent que ce ſoit le vin ou le

tartre Emetique qu'on employe, l'un & l'autre ſont également bons. On les fait diſſoudre dans une infuſion purgative, parce qu'on veut purger l'urine ; ce qu'on ne feroit point ſi on donnoit l'Emetique tout ſeul, parce qu'il agit preſque toûjours par le ſeul vomiſſement: Si vous en cherchez la raiſon, c'eſt qu'il agit en trés peu de tems ſur le ventricule, & qu'il eſt rejetté par la bouche avant qu'il ait pû couler dans les inteſtins, & paſſer dans le ſang.

Lors qu'aucontraire il eſt mêlé avec un purgatif, il agit plus foiblement ſur le ventricule ; & la plus grande partie du purgatif a déja coulé dans les inteſtins, & de là dans les voyes du ſang, avant que le malade commence à vomir ; ainſi il n'y a pas lieu d'être ſurpris, ſi l'évacuation par

les ſelles eſt incomparablement plus abondante.

Dans les attaques de nephretique cauſées par du ſable, vous vous conduirez à-peu-prés de la même maniere par raport aux ſaignées, au laudanum, aux lavemens & aux bains; parce que les raiſons en ſont les mêmes: mais en même tems vous devez vous apliquer à faire couler ce ſable que nous ſupoſons être la cauſe du paroxime. On employe à ce deſſein les diuretiques froids. Ceux dont on ſe ſert ordinairement, ſont les émulſions auſquelles on ajoûte une once de ſirop de Limon, ou quelques goutes d'eſprit de ſel, ou de quelqu'autre eſprit acide. Ces remedes conviennent parfaitement, parce que les urines qui ſe ſeparent en abondance par leur uſage, ſont fort claires & fort limpides,

limpides, & par conſequent trés propres à délayer le ſable arrêté dans les tuyaux excrétoires des reins, & à le faire couler. Il n'en eſt pas de même des diuretiques chauds. Car quoi-que l'excretion des urines ne ſoit pas moins abondante, comme elles ſont extrêmement chargées, bien loin de délayer le ſable & de le faire couler, elles ſont trés propres à le retenir dans la partie & à augmenter la phlogoſe : Et cela par deux raiſons ; la premiere, c'eſt que le tartre & le ſouphre groſſier dont les urines ſont chargées, forment une eſpece de glu qui lie & unit étroitement les grains de ce ſable qui eſt arrêté dans les tuyaux excrétoires des reins, leſquels par conſequent ſe détachent & coulent bien plus difficilement.

La ſeconde, c'eſt que l'urine qui eſt extrêmement ſaline en cette occaſion, irrite les parties par où elle coule, & cette irritation eſt ſuivie de la contraction des fibres charnuës dont le tiſſu des vaiſſeaux excrétoires eſt entre-laſſé, de telle ſorte que la phlogoſe augmente, & que les canaux par où le ſable doit couler, ſe trouvent étranglés : Ainſi bien loin que des diuretiques de cette eſpece faſſent du bien dans cette occaſion, ils augmentent infailliblement la maladie.

On les employe au contraire avec ſuccés dans la colique nephretique cauſée par des glaires, parce qu'en fermentant le ſang, ils font former en abondance du ſel urineux, qui eſt trés-propre à les diviſer ; au lieu que les diuretiques froids augmentent la maladie, parce que les

acides qui y prédominent, épaiſſiſſent les glaires de plus en plus, & les rendent par conſequent plus difficiles à diſſoudre. On s'en tient donc aux diuretiques chauds, & on fait uſer au malade d'une ptiſanne faite avec la racine d'Ononis & les feüilles de Parietaires, ou bien avec les racines de petit houx, d'aſperges & ſemblables.

On ſe contente de cette ptiſanne les premiers jours de l'attaque, & ſi elle ne fait pas un effet ſenſible, aprés la premiere purgation, on en vient à des diuretiques encore plus forts, tels que les cloportes, le ſuc d'oignon, de Parietaire, &c. On donne les cloportes, écraſées & diſſoutes dans du boüillon au nombre de dix ou douze. On les donne en poudre juſqu'à un gros. Le ſuc d'oignon

juſqu'à deux onces, & celuy de Parietaire juſqu'à quatre &c.

Enfin on employe avec ſuccés les eaux minerales, ſoit froides, ſoit chaudes, dans les coliques nephretiques cauſées par des glaires, & dans celles qui ſont cauſées par le ſable. Ne les donnez pourtant jamais, lors que l'excretion de l'urine eſt entierement ſuprimée, parce qu'il eſt à craindre, que ne pouvant paſſe vuider par les reins, elles ne ſe jettent ſur le poulmon ou ſur le cerveau, & que le malade ne periſſe par un aſſoupiſſement, ou par un catarre ſufoquant.

Il faut obſerver encore de n'employer que les plus fortes & celles qui ſe vuident le plus ſurement & le plus vite par les urines ou par les ſelles; la raiſon en eſt évidente.

Lors que les cauſes de la co-

lique nephretique viennent à augmenter, la Phlogoſe des reins & les accidens qui l'accompagnent, augmentent à proportion ; & lors que cette augmentation eſt conſiderable, la maladie perd le nom de colique nephretique, & prend celuy d'inflammation des reins. C'eſt ainſi qu'on l'apelle lors que l'ardeur, la pulſation & la douleur ſont extrêmes.

Il eſt inutile pour lors de s'amuſer à en diſtinguer les cauſes: que ce ſoit bouë, ſable, ou calcul, ce ſont toûjours les mêmes indications qu'on a à remplir ; car il faut s'atacher uniquement à diminüer la douleur & la phlogoſe, & à prevenir les accidens dans leſquels le regorgement de l'urine peut precipiter le malade. Pour cet effet on fait des ſaignées plus frequentes & plus

copieuſes que dans la ſimple nephretique. On donne le Laudanum plus ſouvent & en plus grande quantité ; la moindre doſe eſt de deux grains pour les adultes : on fait prendre pluſieurs fois le jour des lavemens faits avec une décoction de racines de Guimauves, de feüilles de laituës, de branche-urſine & la caſſe, ou bien avec le lait & ſemblables, non-ſeulement pour vuider les inteſtins ; mais encore pour les rafraichir, & empêcher que l'inflammation ne s'y communique. On donne ſoir & matin des émulſions avec le ſirop de Nenuphar, on purge le troiſiéme ou le quatriéme jour avec la caſſe & le cryſtal mineral dans pluſieurs verres de liqueur.

Le bain qui fait des effets merveilleux dans la colique nephre-

tique, eſt trés dangereux dans l'inflammation des reins, parce que la fiévre eſt beaucoup plus violente ; ainſi il ne faut point le mettre en uſage.

Enfin lors que par l'uſage des remedes precedens, l'inflammation eſt fort diminuée, on doit avoir égard aux cauſes, & tâcher de les emporter s'il eſt poſſible par l'uſage des remedes que nous avons preſcrits cy-deſſus. Voilà l'exemple que nous devions donner pour la cure des inflammations internes ; on verra dans l'article ſuivant, celuy que nous avons choiſi pour les inflammations externes.

ARTICLE SEPTIE'ME.

De quelle maniere on doit traiter les inflammations des parotides.

LES parotides s'enflamment par cauſe interne, & par cauſe externe: Les cauſes internes de leur inflammation ſont des impuretés, qui aprés avoir fermenté dans le ſang ſe precipitent, s'allient avec l'humeur qui ſe ſépare par ces glandes, & l'épaiſſiſſent: de là vient qu'elle y fait obſtruction, qu'elle les gonfle; & de là vient enfin, que les vaiſſeaux du ſang ſont comprimez, & que la partie s'enflamme.

Pour les ſymptômes, ce ſont les mêmes que ceux qu'on obſerve dans les autres inflammations externes. Ce que celle-cy a de particulier

particulier, c'eſt que lors que la tumeur s'étend juſques aux veines jugulaires, elle arrête le ſang qui revient du cerveau, & precipite le malade dans une apoplexie mortelle.

Cela ſupoſé, voicy la maniere dont il faut ſe conduire dans la curation de cette maladie. Vous examinerez d'abord, ſi la tumeur vient par cauſe interne ou par cauſe externe; ſi c'eſt par cauſe interne, & que les impuretés du ſang en ſoient la ſource, vous comparerez les deſordres qu'elles cauſoient lors qu'elles étoient confonduës dans la maſſe du ſang, avec ceux qu'elles cauſent dans la partie ſur laquelle elles ſe precipitent. Que ſi les deſordres du ſang étoient dangereux; ſi c'eſtoit par exemple une fiévre maligne, il ne faut ni repouſſer, ni arrêter la flu-

xion, pourvû que la fiévre & le reſte des ſymptômes ceſſent, ou diminuënt conſiderablement, & que le malade ne riſque point d'être ſuffoqué par la tumeur. Que ſi au contraire il eſt menacé d'apoplexie, il faut faire tous ſes efforts pour détourner la fluxion, ſoit que les ſymptômes diminuënt, ſoit qu'ils reſtent dans le même état ; la raiſon en eſt évidente.

Comme je ne ſçaurois entrer dans le détail des remedes qu'on employe à ce deſſein, ſans faire diverſes réflexions ſur les maladies dont cette humeur eſt ſymptôme, ce qui n'eſt pas de nôtre projet ; je m'attacheray uniquement à regler la curation exterieure, & à preſcrire les remedes internes qui ſont propres à calmer le trouble & l'agitation du ſang ; ſymptôme preſque in-

ſeparable de toutes les inflammations.

J'entre en matiere: Comme la ſaignée eſt trés utile dans toutes ſortes d'inflammations, il eſt certain qu'elle convient dans l'inflammation des parotides; elle y eſt même plus neceſſaire que dans celles de la plus-part des autres parties, à raiſon du danger de l'apoplexie, qui comme nous l'avons dit, ſurvient à cette maladie, lors que la tumeur s'augmente conſiderablement.

Vous reglerez ces ſaignées ſur la grandeur, l'état & les circonſtances de la tumeur, & ſur l'âge & les forces du malade.

Cependant vous ferez uſer ſoir & matin de juleps délayans, pour tâcher de vuider par les urines la ſalure que l'inflammation fait exalter dans le ſang; celuy-

cy peut ſervir de modele.

Faites cuire dans deux verres d'eau de fontaine ou de riviere des racines de bugloſſe, de chicorée & de chiendent, de chacune une once & demie; des feüilles de laituë, de borache & de Capillaire, de chacune une poignée; demie once de ſémence de pavot, & une pincée de fleurs de nimphea, & vous en ferez un julep pour deux doſes qu'il prendra matin & ſoir; ſi les veilles ſont incommodes, vous pourez a joûter à la derniere un grain ou un grain & demy de Laudanum, ſelon que vous jugerez à propos.

Pendant l'uſage de ces remedes, vous ferez diverſes applications ſur la partie, ſuivant les differens états de la tumeur. Si elle eſt fort rouge & fort enflammée, il faudra s'attacher

uniquement à apaiſer la douleur & à relâcher la partie. Le cataplaſme avec le lait, la mie de pain & le jaune d'œuf, eſt alors d'un trés bon uſage. Vous le continüerez tandis que la tumeur ſubſiſtera dans le même état, & vous en attendrez l'évenement.

Si elle tend à ſe diſſiper par reſolution, vous y ajoûterez un peu de ſafran pour achever de diſſoudre les matieres arrêtées dans la glande ; & ſi elle tend à ſupuration, vous ouvrirez la tumeur avec la lancette dés que le pus ſera formé, de peur que venant à croupir dans la partie, il ne creuſe & ne faſſe des ſinus qui ſont toûjours trés dfficiles à guerir.

Si l'inflammation eſt mediocre, & que la tumeur & la dureté ſoient conſiderables, ce qu'on appelle phlegmon ſchir-

reux, vous devez avoir en veuë de relâcher la partie, & de faire fermenter la matiere arrêtée. On employe à ce deſſein un cataplaſme fait avec la racine d'Altea, l'oignon de Lis, les feüilles de mauves, de parietaire, violettes &c. On les fait cuire juſqu'à pouriture; aprés quoy on en tire la pulpe & on l'aplique chaude ſur la partie. Ce cataplaſme n'eſt pas tout à fait ſi adouciſſant que le precedent; mais il eſt un peu plus chaud, ce qui eſt abſolument neceſſaire pour ſuppléer au défaut de la chaleur du ſang, laquelle dans cette occaſion, n'eſt pas aſſez forte pour meurir la tumeur.

Enfin dés que vous aurez quelques ſignes de ſupuration, vous apliquerez ſur la partie la plus éminente de la tumeur, un ou pluſieurs cauteres. Vous exami-

nerez enſuite avec le doigt, en quel endroit le pus s'eſt formé, & vous luy donnerez iſſuë avec la lancette : car ſi vous attendez que toute la matiere ſoit cuite, il ſe fera infailliblement des fiſtules, ce qui eſt toûjours trés fâcheux.

L'abſcés étant ouvert, vous mondifiez l'ulcere avec un digeſtif fait avec un jaune d'œuf & la Therebentine, aprés quoy vous le penſez avec le Baume d'Arceus, enſuite avec le cherpi ſec.

Par l'uſage de ces remedes, les chairs ſe reüniſſent, la cicatrice ſe ferme, & la partie revient à ſon état naturel.

CHAPITRE TROISIE'ME.

De l'Ereſipele.

LA peau eſt ſujette à s'enflammer tout de même que le reſte des parties charnuës, elle s'enflamme même aſſez ſouvent ſans que les parties qu'elle couvre ſoufrent en aucune maniere.

C'eſt proprement cette inflamation particuliere de la peau qu'on appelle Ereſipele ; voici ce qu'on y remarque de particulier, & en quoi elle differe des inflamations des autres parties.

La tumeur eſt fort peu élevée, elle eſt pour l'ordinaire d'un rouge fort vif ; ſi vous la preſſez avec le doigt, bien loin de reſiſter comme dans le reſte des inflammations, elle cede au moindre effort, la rougeur diſparoit & la peau blanchit un

moment dans l'endroit que vous avez touché : Enfin la douleur, la tenſion & la pulſation ſont ſans comparaiſon moins violentes : ajoutez encore que trés ſouvent l'Ereſipele ſe traine & change de place, au lieu que le phlegmon eſt toûjours adherant à la même partie : Enfin la peau ſe grille quelque fois dans l'Ereſipele, & il s'éleve des petites veſſies par deſſus les endroits cauteriſés, ce qui n'arive pas dans le phlegmon.

Comme dans toutes ſortes d'inflammations le ſang ſéjourne, nous conclurons qu'il ſéjourne dans l'Ereſipele ; de là viennent la tumeur, la rougeur & la chaleur de la partie.

Mais comme la tumeur eſt beaucoup moins ſenſible que dans le reſte des inflammations, que la rougeur diſparoît, & que

la peau blanchit par une legere preſſion, nous conclurons auſſi que le ſang ſéjourne moins, qu'il n'eſt point extravaſé, & que l'embarras qui le retient dans la partie eſt facile à ſurmonter.

Quoi qu'il en ſoit il ſe fait des Ereſipeles, & par cauſe externe & par cauſe interne. Les cauſes externes ſont évidentes, je n'en feray point l'énumeration, je ne m'étendray pas non plus ſur leur maniere d'agir. Je vous feray ſeulement remarquer, que toutes les cauſes externes des inflammations agiſſent principalement ſur la peau, & que les parties qui ſont au deſſous ne ſouffrent & ne s'enflamment, que lors que ces cauſes ſont extrêmement violentes; que lors qu'elles ſont plus foibles la peau s'enflamme toute ſeule, ou ce qui eſt la même choſe, il ſe fait une ſimple Ereſipele.

Les cauſes internes ſont plus cachées, tâchons de les découvrir, examinons pour cela le tiſſu de la peau; car il eſt ſans doute, que puis que le ſang s'y arrête, c'eſt par quelque raiſon.

Je trouve un couloir generalement repandu dans toutes ſes parties; ce qui me fait conclure, que ſi par quelque cauſe que ce ſoit, l'humeur qui s'y ſepare, c'eſt à dire la tranſpiration, vient à s'épaiſſir, qu'elle y faſſe obſtruction & qu'elle s'y rarefie, le ſang s'arrêtera dans la partie & l'enflammera par une conſequence neceſſaire.

Ne ſeroit-ce pas là la cauſe de l'Ereſipele? tout me le perſuade, la ſeule diſpoſition de la partie & les alterations auſquelles les humeurs ſont ſujettes, démontrent que la choſe eſt trés faiſable; & ſi je conſulte les faits,

c'eſt à dire les circonſtances qui accompagnent cette maladie, & les occaſions dans leſquelles elle arrive, tout me prouve qu'elle eſt effectivement ainſi. Car il ne ſe fait jamais de tumeurs Ereſipelateuſes par cauſe interne, qu'il n'y ait des matieres impures & étrangeres dans le ſang, ce qui paroît par les mouvemens febriles qui accompagnent ou qui precedent cette maladie. Ces impuretés ſe briſent, & il faut neceſſairement qu'aprés un certain tems, elles ſe vuident par quelqu'endroit; cependant il ne ſe fait point d'évacuation ſenſible, & de toutes les parties ſolides, je ne trouve d'alteré que le tiſſu de la peau. De cela ſeul, n'ai-je pas raiſon de conclure que les impuretés du ſang ſe ſont precipitées ſur cette partie, en s'uniſſant à l'hu-

meur qui s'y ſepare ? D'un autre côté une partie du tiſſu de la peau s'enflamme ; J'ai beau chercher la cauſe de cette inflammation, je ne trouve rien qui puiſſe retenir le ſang dans la partie, que le gonflement des glandes dont elle eſt parſemée (je parle des Ereſipeles par cauſe interne ;) de cela ſeul ne dois-je pas conclure encore, que le gonflement des glandes eſt la veritable cauſe de cette inflammation ? Ces raiſons ſeparées ſont ſans doute trés fortes ; mais étant jointes enſemble, elles me paroiſſent évidentes & démonſtratives.

Il eſt donc certain que la cauſe de l'Ereſipele, c'eſt le gonflement des glandes qui ſont parſemées dans le tiſſu de la peau ; il eſt certain encore, que le gonflement de ces glandes eſt une ſuite de l'épaiſſiſſe-

ment de l'humeur qui s'y ſepare, & que cet épaiſſiſſement eſt une ſuite de la precipitation des impuretés qui fermentoient dans le ſang.

Tantôt ces impuretés ſe precipitent entierement ſur les glandes de la peau, & cette precipitation finie, le ſang ſe retrouve dans ſon état naturel, la fiévre ceſſe, & tous les ſymptômes qui l'accompagnent, diſparoiſſent avec elle : tantôt la plus grande partie de ces impuretés reſte dans le ſang, pour lors la fiévre & le reſte des ſymptômes ſubſiſtent nonobſtant la décharge.

De là vient que l'Ereſipele eſt tantôt critique, & tantôt ſymptomatique, ce qu'il faut toûjours examiner avec la derniere exactitude, parce que c'eſt là deſſus que nous devons regler la cu-

ration de cette maladie.

Supoſé le gonflement des glandes miliares, il eſt facile de conclure que le ſang doit ſéjourner dans le tiſſu de la peau ; mais tous les ſymptômes de l'Ereſipele, & les differences qui le diſtinguent du reſte des inflammations, ne ſuivent pas de cette ſupoſition d'une maniere également évidente ; ainſi pour achever d'éclaircir cette matiere, il faut prevenir & reſoudre quelques queſtions qu'on nous pourroit faire.

1°. Pourquoi les matieres impures qui fermentent dans le ſang, ſe precipitent plûtôt ſur les glandes de la peau, que ſur les autres parties?

2°. Pourquoi ſe precipitent-elles ſur une partie particuliere, ſur un bras, ſur une jambe, ſur le viſage &c. Et non pas égale-

ment ſur tout le tiſſu de la peau?

3o. D'où vient que le gonflement de ces glandes ne cauſe point de ruption de vaiſſeau, ni d'extravaſation de ſang, comme dans les boutons, la galle, les puſtules de la petite verolle & ſemblables?

Vous conviendrez ſans doute avec moi, que tout cela dépend du caractere de la matiere qui fait l'obſtruction & l'embarras des glandes, & que ſi nous pouvons enfin le découvrir, nous trouverons facilement la raiſon de toutes ces differences.

Je ſupoſe encore que vous conviendrez ſans peine, que s'il eſt poſſible de découvrir le caractere de cette humeur, on le fera par ſes effets.

Examinons-les donc avec attention, & voyons ce que nous en pouvons conclure.

Elle

Elle s'unit avec la matiere de la tranſpiration, elle ſe precipite & fait des obſtructions dans les glandes de la peau; concluons donc, qu'elle a plus d'analogie avec la tranſpiration, qu'avec le reſte des humeurs, & qu'elle épaiſſit cette tranſpiration de telle ſorte, qu'elle bouche elle-même les canaux excretoires des glandes par où elle ſe ſepare.

2°. Tout le tiſſu de la peau n'eſt pas infecté pour l'ordinaire, & la décharge ſe fait ſur quelque partie particuliere; donc la matiere qui épaiſſit la tranſpiration ne s'unit pas également à la tranſpiration qui ſe ſepare dans toutes les parties; donc elle a toujours plus d'analogie avec celle qui ſe ſepare dans la partie malade, qu'avec celle qui ſe ſepare dans les autres parties.

Quelque juſte que ſoit cette derniere concluſion, elle ſurprendra ſans doute ceux qui ne mettent aucune difference entre les tranſpirations qui ſe ſeparent dans les differentes parties ; mais je les prie de conſiderer que quoi qu'elles ayent beaucoup de rapport les unes avec les autres, elles ne laiſſent pas d'être differentes en quelque choſe. Celle de la tête, par exemple, eſt viſiblement plus gluante, & l'odeur de celle des aiſſelles eſt plus forte que celle des autres parties ; ce qui en bien des gens paroît d'une maniere trés ſenſible : Enfin le fait que nous venons de remarquer, c'eſt à dire ces fluxions particulieres ſur certaines parties du tiſſu de la peau, prouvent cette diverſité d'une maniere convaincante, & cette diverſité ſupo-

ſée, il eſt clair que les matieres qui fermentent dans le ſang, ne doivent pas avoir le même raport avec toutes ces tranſpirations; mais qu'elles doivent approcher davantage de la nature des unes, que de celle des autres; & que par conſequent il doit rarement arriver que la fluxion ſoit generale, ce qui eſt conforme à l'experience: mais il eſt tems de finir cette diſgreſſion, & de paſſer à la derniere queſtion que nous nous ſommes propoſés de reſoudre.

Dans l'Ereſipele, avons nous dit, il ne ſe fait ni ruption des vaiſſeaux, ni extravaſion de ſang; concluons donc, que la preſſion des vaïſſeaux & le gonflement des glandes qui en ſont la cauſe, ſont un peu plus petits que dans les boutons, la galle & les puſtules de petite verole,

puiſque dans toutes ces maladies les vaiſſeux ſe rompent & le ſang s'extravaſe, ce qui n'arrive point ici. Il y a donc beaucoup d'aparence que la matiere qui fait l'obſtruction dans l'Ereſipele, eſt beaucoup moins gluante que celle qui cauſe le gonflement des glandes dans ces maladies.

Que ſi vous ſuppoſez enfin (ce que les faits nous ont obligé de conclure) que les impuretés du ſang ſe précipitent ſur une partie des glandes de la peau, qu'elles épaiſſiſſent l'humeur qui s'y ſepare, de telle ſorte, que les obſtructions qu'elle cauſe preſſent legerement les vaiſſeaux qui rampent à l'entour: vous verrez facilement que tous les ſymptômes & toutes les circonſtances que nous avons remarquées dans l'Ereſipele, non-ſeu-

lement s'accordent avec cette ſuppoſition ; mais vous ſerez convaincu qu'ils en ſont une ſuite neceſſaire.

En effet il eſt certain que l'obſtruction des glandes de la peau, étant une fois ſuppoſée, il faut neceſſairement que les vaiſſeaux ſoient étranglés, que le ſang ſéjourne, que la partie s'éleve en tumeur, qu'elle rougiſſe, & qu'elle s'enflâme.

Mais auſſi comme cette obſtruction eſt legere, les vaiſſeaux doivent être legerement comprimés, le ſang ne doit point s'extravaſer, on ne doit point ſentir de pulſation, & la rougeur doit diſparoître & la partie blanchir un moment, lors que vous la preſſerez avec le doigt.

Ainſi, ſoit que nous remontions des effets à la cauſe, ſoit que nous deſcendions de la

cauſe aux effets, nous trouvons toûjours la même choſe, nos preuves ſe confirment mutuellement, & leur force augmente ſi fort par leur union, que je me perſuade qu'on eſt forcé de s'y rendre.

Cette maladie eſt tres-facile à connoiſtre, elle ſaute aux yeux, pour ainſi dire ; les cauſes ne ſont guere plus cachées, les externes ſont évidentes ; & lors qu'il n'y a pas de cauſe externe, vous pouvez être perſuadé qu'elle eſt cauſée par le gonflement des glandes de la peau : nous pouvons ajouter encore, que dans ce dernier cas, la rougeur eſt plus vive, & l'ardeur incomparablement plus grande, & qu'il y a toûjours quelque mouvement febrile dans le ſang, qui précede ou qui accompagne la décharge qui ſe fait dans la partie.

L'on connoît que cette décharge eſt critique ou ſymptomatique, par la continuation ou par la ceſſation des ſymptômes.

L'ereſipele eſt plus ou moins dangereux, ſelon qu'il eſt plus ou moins étendu, que la décharge eſt critique ou ſymptomatique, qu'elle eſt plus ou moins abondante, & que la matiere eſt plus ou moins corroſive; cela eſt ſi clair, qu'il n'a pas beſoin de commentaire. Je vous prie cependant d'obſerver que le danger ne vient pas tant de la décharge qui ſe fait ſur la partie, que du reſte des matieres impures qui ſejournent dans le ſang.

Il eſt certain encore, que l'Ereſipele du viſage eſt plus dangereux que celui des autres parties; & ſi vous en cherchez la raiſon, c'eſt que les arteres ca-

rotides externes qui s'y diſtribuënt, partent du même tronc, que les internes qui vont ſe répandre dans la ſubſtance glanduleuſe du cerveau; d'où vient que le ſang étant obligé de ſejourner dans les uns à raiſon du gonflement des glandes de la peau, ſe détermine dans les autres, en bien plus grande quantité que dans l'état naturel, les gonfle, & y cauſe une eſpece de phlogoſe, qui quelque-fois eſt ſuivie de délire & d'aſſoupiſſement.

Suppoſé ce que nous venons d'établir, voicy ce me ſemble la maniere dont il faut s'y prendre pour la gueriſon de cette maladie.

L'on doit d'abord examiner avec attention l'état du malade, obſerver s'il a de la fiévre, ſi elle eſt violente, ſi elle eſt accompagnée

compagnée d'accidens fâcheux: & ſuppoſé que cela ſoit, obſerver avec application les mouvemens de la nature, & examiner s'ils ſont critiques ou ſymptomatiques: dans ce dernier cas vous n'aurez nul égard à l'Ereſipele, & vous ferez vôtre chemin tout de même que s'il n'étoit rien du tout arrivé de nouveau; dans le premier au contraire, il faut bien prendre garde de ne point interrompre la dépuration du ſang, de peur que la matiere venant à s'y remêler, ne rallume la fiévre, & ne ſe precipite ſur quelque partie noble.

L'on peut cependant donner quelques petits remedes pour achever de calmer le mouvement du ſang, diviſer plus exactement la matiere de la tranſpiration, & en vuider une partie par les urines.

L'on peut employer à ce deſſein des Juleps faits avec la décoction des racines de chicorée, de fraiſier & de feüilles de chicorée, capillaire, borrache, à laquelle on ajoûte pour chaque priſe une once de ſirop de nenuphar, l'on en fait prendre 2. ou 3 par jour; on peut ajoûter à celle du ſoir, un grain, ou un grain & demy de Laudanum ſi on le juge à propos.

Enfin lors que la dépuration du ſang eſt achevée, que le pouls eſt calme, & que l'Ereſipele commence à ſécher, vous purgez le malade pour vuider les crudités qui peuvent reſter dans les premieres voies, leſquelles venant à paſſer dans le ſang, cauſeront infailliblement de nouveaux deſordres.

Vous voyez que dans les exemples precedens l'on fait

peu d'attention à l'Ereſipele, & que l'on ne conſidere proprement que l'état du ſang, & le mouvement des matieres qui le mettent en deſordre.

Il n'en eſt pas de même lors que l'Ereſipele eſt la principale maladie. Comme lors qu'il eſt fort étendu & que la fiévre qui l'accompagne eſt mediocre & n'eſt ſuivie d'aucun accident fâcheux; pour lors vous devez vous appliquer à diminuër la phlogoſe, à calmer la douleur, & à déterminer par les urines ou par les ſelles une partie de cette matiere ſaline, qui ſe precipite ſur les glandes de la peau. Vous employerez à ce deſſein, les trois ou quatre premiers jours les ſaignées, les narcotiques, les diuretiques temperés, & le quatriéme ou cinquiéme jour vous purgerez avec une once &

demie ou deux onces de caſſe, & un gros de ſel vegetal, que vous ferez diſſoudre dans 2. ou 3. verres de petit lait ou de décoction de tamarins.

Le ſoir de la purgation, vous donerez un julep fait de décoctions legerement aperitives, ou bien une emulſion; vous pouvez y ajoûter un grain ou un grain & demy de Laudanum ſi vous le jugez à propos: avant la purgation on ne donne pour l'ordinaire que le ſirop de pavot, vous obſervez cependant ſi la fluxion ceſſe, & ſi l'Ereſipele ſéche & diſparoît inſenſiblement; pour lors comme il y a apparence que la miniere eſt entierement épuiſée, vous ne fatiguerez plus vôtre malade par l'uſage des remedes, vous ferez ſeulement obſerver, un bon regime, peu de jours aprés vous

le purgerez pour éviter la rechute.

Que ſi l'Ereſipele a des ſuites, qu'il ſubſiſte, ſe traîne & change de place ; c'eſt une marque que le ſang fournit toûjours, & par conſequent aprés la premiere purgation, il faut reprendre l'uſage des diuretiques temperez.

L'on employe avec ſuccez le petit lait, on en fait prendre pluſieurs priſes le matin, à peu près comme des eaux minerales, & l'on en continuë l'uſage pendant quelques jours ; l'on purge cependant de 4. jours en 4. jours, & l'on obſerve le cours de la maladie.

Si elle ne cede point à ces remedes, il faut en venir à l'uſage des boüillons de viperes, qu'il prendra le matin à jeun, & qu'il continuëra pendant 15

ou 20. jours; on pourra les faire en prenant une vipere vive, on lui coupe la tête & la queuë, on l'écorche, on lui ôte les entrailles, reſervant le foye & le cœur, qu'on met avec la chair dans un pot de terre verniſſé, on y ajoûte de l'eau de fontaine ou de riviere la quantité qu'il faut pour un bouillon, on couvre le pot de ſon couvercle, & l'on en bouche exactement les jointures avec de la pâte; cela fait on le met ſur les cendres chaudes, ou ſur un feu trés lent, on l'y laiſſe pendant deux heures, aprés quoi on paſſe le boüillon, on le porte au malade, qui ſe fait couvrir de pluſieurs couvertures afin de ſuer plus facilement.

Pour ce qui regarde le regime de vie, on reduira le malade au boüillon, dans lequel on

mettra toûjours du veau & de la jeune volaille, aux crêmes de ris, d'orge, de gruau, &c. pendant tout le tems de la fiévre on lui défendra l'uſage du vin, & on lui fera boire à longs-traits d'une ptiſanne faite avec le chiendent, l'orge & la graine de lin, pour tâcher d'emporter par les urines partie de cette matiere qui ſe jette ſur la peau: Enfin lors que la fiévre a ceſſé, on le remet inſenſiblement à l'uſage des alimens ſolides.

Les lavemens rafraichiſſans ſont d'un bon uſage pendant tout le cours de la maladie.

Pour ce qui eſt des topiques, ils ſont peu neceſſaires; cependant ſi vous voulez vous en ſervir, vous pouvez fomenter la partie avec un linge trempé dans l'Eau-de-Vie, pourvû que ce ne ſoit point ſur le viſage,

(ſur lequel il ne faut mettre aucun topique,) & pourvû que l'inflammation ſoit peu conſiderable, elle donne un nouveau mouvement à la matiere arrêtée dans la glande, & peut contribuer à la diſſoudre; mais il ne faut point en tenter l'uſage lors que l'Ereſipele eſt ardent, il augmenteroit infailliblement l'inflammation; pour lors vous pouvez lui ſubſtituer le lait qui eſt d'un aſſez bon uſage dans cette occaſion; vous prendrez garde ſur tout, à n'appliquer ſur la partie malade, rien de gras ni d'onctueux, vous empêcheriez la matiere de tranſpirer, & infailliblement vous augmenteriez la phlogoſe.

Quand il s'éleve des veſſies ſur l'Ereſipele, il faut les ouvrir, & les fomenter avec l'eau de chaux, elle déſeche & picote fort peu.

S'il ſe fait des groſſes croutes, ce qui arrive quelque fois, il faut ſe ſervir d'une pommade faite avec l'huile d'œufs, l'huile d'amende douce, le blanc de baleine & un peu de cire blanche.

Enfin lors que l'Ereſipele eſt charbonneux, il faut y appliquer le cataplaſme avec le lait & la mie de pain, & le traiter à peu-près comme les autres inflammations, car l'inflammation eſt toûjours conſiderable, dans cette occaſion.

Lors que l'Ereſipele revient de tems en tems, c'eſt une marque qu'il y a une cauſe fixe qui regorge de tems en tems : Il faut donc s'attacher à la découvrir & à l'emporter ; pour l'ordinaire ce ſont des obſtructions qu'il faut détruire ſi vous voulez prevenir le retour de l'Ereſipele. Vous verrez ailleurs de

quelle maniere il faut s'y prendre pour en venir à bout.

CHAPITRE QUATRIEME.

De l'Oedeme.

LES tumeurs dont nous venons de traiter ſe forment toûjours par fluxion, & ſont ſuivies de douleur, chaleur, rougeur & tenſion; l'Oedeme dont nous devons parler à preſent eſt d'une nature bien differente, elle ſe fait toûjours par congeſtion, elle eſt lâche, molle, blanchâtre, cede facilement à l'impreſſion des doigts, & ne ſe remet qu'avec peine, de ſorte que la marque de l'impreſſion qu'on y a faite s'y conſerve pendant quelque tems: Ce qui nous fait con-

clure que la matiere qui la forme, eſt trés propre à relâcher la partie, qu'elle ne fermente point, ou que du moins elle le fait trés foiblement.

La limphe qui ſert à la nourriture des parties, la ſeroſité du ſang & les humeurs acqueuſes qui s'en ſéparent ſont juſtement de ce caractere; ainſi nous ne pouvons pas douter que ſi elles viennent à s'arrêter en quelque partie, elles n'en relâchent inſenſiblement le tiſſu, & ne l'élevent en tumeur œdemateuſe, ce qu'elles feront plûtôt ou plus tard, ſelon que la partie affectée aura plus ou moins de reſſort.

Je ſerois trop long & trop ennuyeux, ſi je voulois entrer dans un détail exact de toutes les differentes manieres dont il peut ſe former des Oedemes, par chacune de ces humeurs en par-

ticulier ; ainſi je m'attacheray uniquement à donner quelques exemples des Oedemes les plus ordinaires, dont j'examineray la formation avec toute l'exactitude dont je ſuis capable.

Je commenceray par les Oedémes vagues qui ſurviennent à la phtiſie, à l'hydropiſie, aux pâles couleurs & à quelques autres maladies. Je remarque donc, qu'ils ſuivent toûjours la ſcituation du malade ; le ſoir ce ſont les pieds qui ſont enflez & œdemateux, parce qu'il a reſté debout ou aſſis pendant le jour ; le matin au contraire les pieds ſont déſenflez & le viſage bouſi, parce qu'il a reſté pendant la nuit dans une ſcituation orizontale. Je remarque,

2°. Que ces Oedemes ont le même ſort que les maladies dont elles ſont ſymptômes, qu'elles

augmentent, qu'elles diminüent, & qu'elles ſe terminent avec elles.

Il n'eſt pas difficile de rendre raiſon de cet accident, c'eſt une ſuite neceſſaire de la conſtitution du ſang de ces malades.

Car comme il eſt fort ſereux dans toutes ces maladies il relâche toutes les parties, & cela d'autant plus facilement, qu'elles ſont déja relâchées, ce qui eſt prouvé par l'abatement des forces ; d'autant plus facilement encore que ſon mouvement de progreſſion eſt ralenty, à cauſe de la foibleſſe de la contraction du cœur qui eſt toûjours plus foible que dans l'état naturel.

Donc par une ſuite neceſſaire le reſſort des parties s'affoiblit inſenſiblement, elles doivent donc ceder au moindre effort, & ne reſiſter que foiblement

aux humeurs qui tendent à les dilater.

Nous ne ſerons donc pas ſurpris que les pieds s'enflent pendant le jour, car comme le malade reſte de bout ou aſſis, le ſang qui remonte des parties inferieures vers le cœur, eſt obligé de vaincre la reſiſtance de la colomne ſuperieure, laquelle par ſa peſanteur s'oppoſe à ſon retour, d'où vient qu'il eſt obligé de faire effort ſur les côtez des canaux & des parties par leſquelles il continuë ſon cours, de les dilater par conſequent, & de les élever en tumeur, puiſque celles-cy n'ont pas aſſez de reſſort pour reſiſter à leur dilatation.

L'enflure des pieds qui ſe forme & augmente inſenſiblement durant le jour, diminuë de même & diſparoiſt enfin pendant

la nuit, parce que le malade ſe couche, & ſe met dans une ſituation orizontale ; & par conſequent la raiſon qui faiſoit arrêter le ſang vers les pieds ne ſubſiſte plus, & le reſſort de la partie quoy que tres-foible, eſt ſuffiſant pour la remettre dans ſon état naturel.

Le matin le viſage paroît bouffi, & les paupieres ſont fort tumefiées ; & parce que l'on s'aperçoit plûtôt du relâchement de ces parties, que de celui des autres, & parce que le tiſſu des paupieres eſt naturellement tres-lâche, & par conſequent plus facile à relâcher que les autres parties dont le tiſſu eſt plus ferme, & plus ſerré ; ainſi quoi que la cauſe ſoit égale dans toutes les parties pendant la nuit, l'impreſſion qu'elle fait autour des yeux doit être beaucoup plus

ſenſible que par tout ailleurs.

La bouffiſſure du viſage ceſſe durant le jour, & parce que le malade reſte la tête élevée, & parce que le mouvement des paupieres exprime la ſeroſité relâchante qui abreuvoit la partie, & qui en gonfloit le tiſſu.

Cette diſpoſition oedemateuſe ceſſe enfin lors que le ſang revient à ſon état naturel, parceque la ſeroſité ſe remêle pour lors avec les ſoulphres, qui n'étant ni trop ni trop-peu unis, forment par leur entrelaſſement un nombre infini de petites cellules, dans leſquelles elle ſe trouve logée, de ſorte que le ſang ne relâche plus les parties par où il paſſe; ajoûtez à cela que la force de la contraction du cœur augmente, & que les eſprits animaux qui ſe ſeparent dans la ſuitte ſont plus purs & moins chargés

chargés de serosité; d'où vient qu'ils augmentent le ressort des parties; toutes ces raisons ensemble font qu'elles ne cedent plus à l'effort des humeurs qui tendent à les dilater, & par consequent qu'il ne se forme plus d'oedeme comme auparavant.

Que si au contraire le sang reste toûjours dans le même état, ou que la dissolution ou la crudité en augmentent (ces états du sang sont ceux dans lesquels la serosité regorge) les Oedemes subsistent & augmentent à proportion, & accompagnent le malade jusqu'à la mort.

Cela suffit pour le premier exemple. Venons au second.

Il s'agit dans celuy-cy de déterminer la maniere dont les tumeurs enflammées dégenerent en oedeme; ce que nous ob-

ſervons tres-ſouvent, ſoit dans les inflammations par cauſe interne, ſoit dans les inflammations par cauſe externe.

Dans les unes & dans les autres l'ardeur & la rougeur qui paroiſt d'abord ſe diſſipe inſenſiblement, de telle ſorte que la partie tumefiée ſe trouve enfin molle, lâche, ſans chaleur actuelle, & d'un ſentiment bien moins exquis que dans l'état naturel ; en un mot d'enflammée qu'elle étoit, elle-ſe rend inſenſiblement oedemateuſe.

Vous trouverez aiſément la raiſon de ce changement, & la maniere dont il ſe fait, ſi vous conſiderez que le ſang s'arrête dans la partie enflammée, & que ſon mouvement de progreſſion ceſſe, mouvement par lequel tous les principes étoient exactement mêlez & confondus

les uns avec les autres : car vous jugerez d'abord que ce mouvement venant à ceſſer, ce qu'il y a de plus volatile doit s'évaporer, que les parties ſulphureuſes & terreſtres doivent ſe raprocher & ſe réunir plus étroitement ; & que la ſeroſité du ſang doit ſe ſeparer du reſte des principes, d'où elle s'inſinuëra dans les membranes des vaiſſeaux où elle ſejourne, les minera, en relâchera inſenſiblement le tiſſu, & ſe fera jour dans les parties voiſines qu'elle abreuvera à leur tour, & qu'elle élevera en tumeur oedemateuſe, ſi elle ſe ſepare en quantité, & ſi elle ne ſe diſſipe point à meſure qu'elle ſe ſepare ; que ſi au contraire la ſeroſité ne ſe ſepare qu'en petite quantité, & qu'à meſure qu'elle s'échape à travers la tunique des vaiſſeaux,

elle se dissipe, la partie restera rouge & enflammée, tandis que la tumeur subsistera.

Or la serosité se separe en abondance chaque fois qu'elle regorge dans le sang, & que le malade est d'un temperament froid & humide; au contraire lors que les humeurs du malade sont plus seches, & que le sang fermente avec violence, les principes s'unissent avec plus de peine, la serosité se separe plus tard & en moindre quantité, & la chaleur extraordinaire du sang qui fermente dans la tumeur, la fait dissiper à mesure qu'elle se separe. De là vient qu'au lieu que dans le cas precedent, la tumeur se rend oedemateuse, dans celuy-cy, sa tension diminuë à la verité, mais d'une maniere presque insensible, & elle reste toûjours enflammée.

Je n'avance rien que l'experience ne confirme tous les jours & dans une infinité d'occasions differentes : par exemple s'il survient des bubons & des parotides dans les fiévres malignes où le sang se dissout, elles seront bien-tôt oedemateuses ; au contraire si le sang a plus de consistance, & que ce soit une de ces fiévres malignes où le sang se coagule, les parotides sont rouges & enflammées depuis le commencement jusqu'à la fin de l'attaque.

De même les gouteux s'ils sont bilieux ou atrabilaires, souffrent des douleurs tres-aiguës, & la partie malade est rouge & enflammée pendant tout le tems du paroxîme ; au contraire s'ils sont d'un temperament froid & humide, ils ne souffrent que des douleurs tres-legeres, & la foi-

ble rougeur qui paroît d'abord se dissipe, & dégenere bien-tôt en Oedeme.

Vous observerez la même chose dans les tumeurs qui surviennent aux playes, aux contusions, enfin dans toutes les inflammations, par quelque cause qu'elles soient produites : Vous observerez, dis-je, toûjours, que c'est l'état du sang, & le temperament du malade qui reglent le caractere de la tumeur ; expériences qui démontrent, ce me semble, ce que la raison nous a déja fait connoître.

Au reste des tumeurs oedemateuses, qui succedent aux inflammations, les unes se dissipent par resolution, & les autres dégenerent en schirre. Celles qui surviennent aux playes & aux contusions se resolvent toûjours. Celles qui se forment

par cauſe interne dans les articulations & dans les glandes, ſe diſſipent auſſi par reſolution, lors que l'obſtruction ſe fond, & que les canaux embaraſſez ſe débouchent ; voicy comment cela arrive. L'obſtacle qui arrêtoit le ſang venant à ceſſer, il reprend ſon cours dans la partie tumefiée ; la ſeroſité qui ne ſe ſeparoit du reſte des principes, que parce que le ſang ſejournoit dans la partie, ne s'extravaſe plus. Celle qui eſt extravaſée s'évapore en partie, chaſſée par les ſecouſſes du ſang qui fermente à l'entour, & partie elle ſe remêle avec le ſang & rentre dans les vaiſſeaux, exprimée par la contraction des fibres dont le reſſort ſe r'établit inſenſiblement, de ſorte qu'en tres-peu de tems l'Oedeme ceſſe, & la partie revient à ſon état naturel.

L'oedeme & le relâchement de la partie ceſſent de même. quoique l'obſtruction & le gonflement des glandes ſubſiſtent; parce que le ſang qui ſejournoit dans la partie prend enfin ſon cours dans les rameaux collateraux, d'où vient que la ſeroſité ceſſe de s'extravaſer, & que les parties recouvrent leur tenſion naturelle; cependant comme la matiere arrêtée dans la glande y reſte toûjours, la tumeur ne ſe diſſipe pas entierement, mais elle eſt ſimplement ſchirreuſe, au lieu qu'auparavant elle étoit oedemateuſe.

Achevons en deux mots ce que nous avons à dire ſur cette matiere. Voicy nôtre troiſiéme & dernier exemple.

Dans la conſtitution ſerophuleuſe, il ſe fait ſouvent des obſtructions dans les glandes axillaires,

laires, & lors que ces obſtructions ſont conſiderables, c'eſt à dire lors que la plus-part de ces glandes ſont bouchées, pour lors la main & le bras deviennent œdemateux ; le fait eſt conſtant, & la raiſon en eſt facile : c'eſt que par le gonflement de ces glandes le cours de la limphe eſt interrompu, & par conſequent elle eſt obligée de ſejourner dans tout le cours du bras, & de l'élever en tumeur œdemateuſe.

Pour bien entendre la liaiſon de cette conſequence avec ce principe, il faut ſe remettre la ſtructure de la partie, & ſe reſſouvenir que le réſidu de la limphe qui ſe ſepare du ſang, eſt repris par les vaiſſeaux limphatiques. Il faut ſe reſſouvenir encore que les limphatiques du bras vont aboutir & ſe déchar-

ger dans les glandes axillaires, & que la limphe qu'ils y portent, paſſe de ces glandes dans d'autres vaiſſeaux limphatiques qui la portent dans le ſang.

Cela ſupoſé, il paroît évident que s'il ſe fait dans les glandes axillaires des obſtructions aſſez conſiderables pour interrompre le cours de la limphe, & empêcher la communication des premiers vaiſſeaux limphatiques avec les ſeconds: il eſt évident, dis-je, qu'en ce cas la limphe qui ſe ſepare pour la nourriture du bras, doit y ſejourner & l'élever en tumeur œdemateuſe; ce qui n'arrive pas dans l'état naturel, parce que la limphe ne laiſſe que tres-peu de ſes parties dans celles qu'elle arroſe, & que le peu qu'elle y laiſſe, ſe diſſipe bien-tôt par l'évaporation de ſes parties acqueuſes,

que les ſecouſſes & la chaleur du ſang qui circule à l'entour, font diſſiper en trés-peu de tems.

Les Oedemes de cette eſpece augmentent toûjours, tandis que la cauſe ſubſiſte, la raiſon en eſt évidente : Et comme cette cauſe ne ſe diſſipe jamais, ils ſont abſolument incurables.

Le diagnoſtique de ces tumeurs eſt facile par la deſcription que nous en avons faite au commencement de ce chapitre.

Elles ne ſont pas dangereuſes par rapport à elles-mêmes, mais elles ſont tres-ſouvent ſimptômes de maladies incurables, & pour lors le danger ne ſçauroit être plus grand ; ce n'eſt pourtant pas par rapport à l'œdeme, mais à la maladie dont elle eſt ſimptôme.

Pour guerir ces tumeurs, il

faut neceſſairement rétablir la tenſion naturelle de la partie, faire diſſiper la ſeroſité qui la détruit, & empêcher qu'il n'en ſoit fourni de nouvelle. Vous en viendrez à bout, ſi vous emportez la maladie dont l'Oedeme eſt ſimptôme ; c'eſt donc à quoy il faut vous arrêter, & dans les œdemes vagues, & dans les œdemes fixes. Dans ces derniers outre les remedes qui conviennent à la cauſe, vous pouvez faire des fomentations avec l'Eſprit de vin, l'Eau de la Reine d'Hongrie, l'urine, l'eau de chaux, & ſemblables : Elles ſont cependant d'un foible ſecours, tandis que la cauſe ſubſiſte, & il faut neceſſairement l'emporter, ſi vous voulez faire diſſiper la tumeur,

Je ne feray point l'énumeration des remedes qui ſont pro-

pres à remplir cette indication, il eſt viſible que je ne ſçaurois le faire ſans m'engager dans l'examen des differentes maladies dont cette tumeur eſt ſimptôme; ainſi comme cét examen n'eſt pas de nôtre projet, & que ce n'eſt pas icy le lieu de le faire, je paſſe au Chapitre ſuivant, dans lequel je dois traiter la matiere de toute la medecine, à mon jugement, la plus importante.

CHAPITRE CINQUIE'ME.

Des Obſtructions.

ARTICLE PREMIER.

Où l'on explique de quelle maniere les Obſtructions ſe forment & ſe diſſipent.

LES parties ſolides des animaux, ne ſont preſque for-

mées que par un nombre infiny de vaiſſeaux, qui ſervent ou à contenir le ſang, ou à recevoir les humeurs qui s'en ſeparent; tandis que ces humeurs ſont dans leur état naturel, elles coulent librement & ſans engorger les tuyaux par leſquels elles paſſent : mais ſi par malheur elles viennent à s'épaiſſir, elles s'y arrêtent, elles en rempliſſent & bouchent la cavité, ou ce qui eſt la même choſe, elles y font obſtruction. Ces Obſtructions ſont la ſource d'une infinité de ſimptômes & de maladies differentes; elles cauſent des fiévres aiguës, des fiévres lentes, des inflammations, des ereſipeles, des ſchirres; enfin toutes ſortes de tumeurs, ou peu s'en faut, en tirent leur origine; & ce n'eſt pas ſeulement dans les Obſtructions des

differentes parties : mais encore dans les obſtructions d'une même partie, qu'on remarque cette varieté de ſimptômes. Les Obſtructions du foye, par exemple, attirent tantôt une inflammation, & tantôt elles forment une tumeur ſchirreuſe ; quelquesfois elles cauſent une décharge de ſeroſité dans la cavité de l'abdomen ; quelque-fois toute l'habitude du corps devient jaune, verte, noire, ou blanchâtre ; il ſurvient enfin des toux opiniâtres, des amertumes de bouche inſuportables, la fiévre lente, & tous les ſimptômes qui ont accoûtumé de la ſuivre.

Les Obſtructions du poulmon cauſent pareillement des inflammations & des ſchirres, des oppreſſions, des palpitations de cœur, des crachemens de ſang,

la phtiſie, & l'hidropiſie de poitrine.

Celles de la matrice, de la ratte, & des autres parties, ne ſont pas moins fécondes. C'eſt là proprement la boête de Pandore; d'où vous pouvez conclure qu'il eſt tres-important d'éclaircir cette matiere, & qu'il eſt tres-difficile de le faire : ce qui doit nous engager à l'examiner avec toute l'exactitude, dont nous ſommes capables; d'autant mieux que par là nous donnerons un nouveau jour aux matieres que nous avons déja traittées, & que nous développerons avec moins de peine la formation & la nature du ſchirre, dont nous devons parler dans le chapitre ſuivant.

La premiere queſtion qu'on peut me faire, ce me ſemble, c'eſt, quels vaiſſeaux dans le

corps humain, ſont les plus ſujets à cette maladie? Elle eſt facile à reſoudre : ce ſont ſans doute, ceux dont la cavité eſt preſque inſenſible, & qui ſont remplis de quelque humeur froide & gluante : car il n'eſt pas vray-ſemblable que des tuyaux conſiderables dans leſquels coulent les humeurs naturellement fluides, s'embaraſſent, tandis que la cavité des tuyaux incomparablement plus petits, & dans leſquels coule une humeur plus épaiſſe, reſtera libre.

Ces principes établis, il eſt aiſé de conclure, que ſi le ſang fait des obſtructions dans les canaux qui ſervent à le diſtribuer dans les parties, ce n'eſt pas dans les troncs conſiderables, mais dans les pores de communication, des arteres & des veines.

Il eſt aiſé de conclure encore, que les differens couloirs qui ſont répandus dans les parties, doivent être le ſiege ordinaire de cette maladie, preferablement aux voyes du ſang, & parce que leurs tuyaux ſont incomparablement plus petits que les plus petits pores par où le ſang a coûtume de paſſer ; & parce que les humeurs qui s'y ſeparent ne fermentent point, & coulent tres-lentement, au lieu que la chaleur du ſang eſt tres-conſiderable, & qu'il eſt pouſſé avec force par la contraction du cœur.

Il paroît enfin que le foye, la ratte, les amigdales, & les autres couloirs dans leſquels il ſe ſepare des humeurs épaiſſes & gluantes, doivent s'embaraſſer bien plus facilement que les glandes du cerveau & des reins,

dans leſquels il ſe ſepare des humeurs incomparablement plus fluides.

L'experience confirme ce que la ſtructure des parties, & l'œconomie des humeurs nous a fait conjecturer; car s'il ſe fait des obſtructions, elles ſe font ordinairement dans les glandes ou dans les parties qui en font la fonction, & parmy ces couloirs, il en eſt peu qui s'embaraſſent auſſi facilement que le foye, la ratte & les amigdales. Je dis qu'il en eſt peu, parce que cette regle ſouffre quelques exceptions : les obſtructions du poulmon, par exemple, & des glandes lacrymales, ſont tres-frequentes, quoi que les larmes & la tranſpiration du poulmon ſoient ſans comparaiſon plus fluides, que les humeurs qui ſe ſeparent dans les parties

dont nous venons de parler; ce qui n'empêche pas que la regle que nous venons d'établir, ne ſubſiſte pour la plus-part des autres parties.

Cependant quelque épaiſſes que ſoient les humeurs qui ſe ſeparent dans les differens couloirs, elles n'y font jamais d'obſtruction tandis qu'elles ſubſiſtent dans leur état naturel; il faut pour cela que leur épaiſſiſſement augmente, & qu'il augmente aſſez pour les empêcher de couler par les vaiſſeaux excretoires des glandes qui ſervent à les ſeparer; ce qui arrive tantôt dans la glande même où ſe fait l'obſtruction par des cauſes externes, telles ſont le froid exterieur & les aplications coagulantes, & tantôt dans les voyes du ſang par le mélange des crudités qui y paſſent des premieres voyes.

Pour déterminer la maniere dont ces cruditez agiſſent ſur les humeurs qui ſe ſéparent du ſang, il eſt neceſſaire d'expliquer la maniere dont ces humeurs ſe forment, & d'obſerver les alterations auſquelles elles ſont ſujettes dans leur état naturel; car il eſt ſans doute, que nous en découvrirons plus facilement les changemens que les cruditez y doivent faire.

Or generalement toutes les humeurs, ſalive, ſurpancreatique, bile, urine, ſueur, matiere des larmes, enfin tout ce qui ſe ſepare dans les differens couloirs qui ſont repandus dans les parties, toutes ces humeurs, dis-je, ſont mêlées & confonduës avec la maſſe du ſang dont elles font partie, circulent avec elle, & elles ne ſont proprement que les parties du ſang & du chile qui ont

fermenté, & qui ſe ſont briſées dans cette fermentation, dont les éclats homogenes s'alient enſemble, & forment ces differentes humeurs que nous apellons bile, urine, ſalive &c. Les parties les plus volatiles & celles qui ſe briſent plus exactement, forment, par exemple, la tranſpiration; celles qui ſont un peu plus groſſieres, qui approchent plus de l'âcre & qui ſe briſent moins exactement, forment le ſel urineux, lequel venant à ſe charger de quelques parties ſulphureuſes & terreſtres, & à ſe délayer dans la ſeroſité du ſang, compoſe l'urine; les autres ſe forment à peu près de la même maniere : C'eſt un détail dans lequel je ne pretends pas m'engager, je prie ſeulement le lecteur de ſe reſſouvenir, que le ſang eſt la matiere & la ſource

de toutes ces humeurs ; que tandis qu'il eſt préciſément dans ſon état naturel, & qu'il eſt exactement temperé, elles ſe forment toutes dans une juſte proportion : mais il faut obſerver auſſi, que cette proportion s'altere à la moindre occaſion, un exercice un peu violent détermine les matieres du côté de la ſueur, & quelques goûtes d'eſprit acide les entrainent par les urines ; ainſi il ne faut preſque rien pour changer le tour de la fermentation du ſang, & faire que les parties, qui ſe ſeroient changées en ſel urineux, ſe briſent un peu davantage & forment ce ſalé volatile, qui ſe vuide par les glandes de la peau, & pour que celles qui ſeroient paſſées en tranſpiration, ſe vuident par les urines.

Conſiderons encore, que ces

humeurs ne ſont pas toûjours de la même conſiſtance, mais qu'elles ſont tantôt plus gluantes & tantôt plus fluides, & que ces changemens arrivent par la moindre cauſe, ſans qu'il paroiſſe aucune alteration ſenſible dans le reſte de la machine; que ſi cela eſt ainſi, comme nous n'en pouvons pas douter, à plus forte raiſon les crudités qui paſſent des premieres voyes dans le ſang, feront-elles des changemens conſiderables dans les humeurs qui s'en ſeparent.

En effet à meſure que ces cruditez ſe mêlent avec le ſang, elles en troublent & changent néceſſairement la fermentation; les parties qui fermentent ne ſe briſent donc plus de la même maniere, les aliages qui s'en forment ne ſont donc plus les mêmes, ni les humeurs par

conſequent

conſequent, puis que comme nous l'avons dit ailleurs, les aliages & les humeurs ne ſont qu'une même choſe. Ajoutez à cela, que ces cruditez ſe briſent & forment elles-mêmes des aliages, qui quelques fois n'ont aucune analogie avec les humeurs qui ſe forment dans l'état naturel ; pour lors ils reſtent dans la maſſe du ſang, & ne ſe ſeparent point juſqu'à ce qu'ils ayent changé de nature : quelques fois au contraire ils s'alient d'abord à quelqu'humeur naturelle ; pour lors ils ne font plus qu'un même tout, qui ſelon qu'il eſt fluide ou gluant, ſe vuide ou s'arrête, ou ce qui eſt la même choſe, il coule ſans peine par les canaux excretoires des glandes qui ſervent à le ſeparer, ou bien il y fait obſtruction.

Et il n'y a pas lieu d'être ſur-

pris de ces differens effets, ni de la difference qu'on remarque entre les Obſtructions, ſoit par raport aux parties qui en ſont attaquées, ſoit par raport à la maniere dont elles ſe forment & dont elles ſe terminent, ſoit par raport aux accidens qui les accompagnent ; car comme il y a des cruditez de pluſieurs eſpeces ; que le ſang avec lequel elles ſe mêlent eſt trés different dans les divers ſuiets ; que la quantité, le tems & une infinité d'autres circonſtances ſont le plus ſouvent differentes, il paroît pour peu qu'on y faſſe d'attention, que les effets doivent être fort differens.

Il paroît, dis-je, que lors que les cruditez ſ ont délayées & fluides, & que le ſang fermente avec violence, il me paroît dis-je pour lors, que les cruditez

doivent ſe briſer exactement, & que par conſequent, les aliages qui s'en forment, ne doivent point épaiſſir les humeurs auſquelles ils s'uniſſent.

Que ſi au contraire le ſang fermente foiblement, & que les cruditez ſoient gluantes, il me paroît que les humeurs doivent s'épaiſſir, & qu'il doit ſe faire des obſtructions, parce que des cruditez de cette eſpece ſe briſent avec beaucoup de peine, & que les éclats en ſont toûjours groſſiers & chargez de ſouphres indigeſtes.

Il me paroît 3°. Que ſi ces cruditez ſont toûjours de la même nature, & que le ſang ſoit toujours dans le même état; la même humeur doit toûjours s'épaiſſir, & qu'il doit ſe faire des obſtructions dans la même partie.

Mais il paroît auſſi que ſi ces cruditez viennent à changer, la fermentation du ſang doit changer auſſi, & que les aliages qui ſe formeront des dernieres cruditez, doivent être differens de ceux qui ſe formoient des precedentes ; de là vient qu'ils s'uniſſent tantôt à une humeur, & tantôt à l'autre, & qu'il ſe fait des obſtructions en differentes parties.

De là vient encore que les obſtructions de la même partie ſont trés differentes entr'elles, & qu'elles ſont accompagnées de ſymptomes fort differens.

Quelque fois l'humeur gluante qui s'arrête dans les glandes & qui y fait obſtruction, eſt chargée de ſels heterogenes, s'y fermente, & s'y rarefie ; pour lors la glande ſe gonfle tout à coup, comprime les vaiſſeaux

qui rampent à l'entour, arrête le ſang & fait enflammer la partie ; ce qui n'arrive pas lors que cette matiere eſt homogene & que les ſels y ſont envelopés, ſur tout ſi le ſang eſt calme & dans l'état naturel. Nous en avons dit les raiſons ailleurs.

Dans ce dernier cas, l'embarras des glandes eſt plus ou moins conſiderable, ſuivant que la matiere eſt plus ou moins gluante : quelque fois dans l'aſthme, par exemple, elle ne bouche point entierement les vaiſſeaux excretoires des glandes par où elle ſe ſepare, mais elle y coule lentement & avec peine ; quelques fois l'obſtruction eſt complette, & les canaux excretoires ſont entierement bouchez, ce que nous obſervons d'une maniere trés ſenſible dans la tumefaction des

Parotides & des autres glandes externes.

Ces glandes cependant ſe débouchent pour l'ordinaire aſſez facilement, ſi l'humeur qui s'y ſepare revient à ſon état naturel; parce que la matiere arrêtée ſe délaye inſenſiblement par le mêlange de celle qui continuë à ſe ſeparer; mais ſi par malheur cette matiere eſt difficile à diſſoudre, & que celle qui continuë à ſe ſeparer ſoit à peu près de la même nature: la glande bien loin de diminuër augmente toûjours, ou du moins elle reſte dans le même état, avec cette difference pourtant, que la matiere qui fait l'obſtruction & qui étoit molle dans le commencement, s'endurcit enfin tout à fait, & pour lors, il eſt trés difficile, pour ne pas dire impoſſible, de la diſſoudre.

Lors que la matiere qui fait l'obſtruction eſt onctueuſe, qu'elle durcit avec peine, & que le ſang du malade eſt acqueux & propre à relâcher les parties, pour lors les glandes bouchées groſſiſſent beaucoup, au lieu qu'elles le font tres peu lors que le ſang eſt ſec & la matiere chargée de parties terreſtres.

La raiſon eſt que dans le premier cas, les vaiſſeaux excretoires des glandes ſe relâchent, & prêtent facilement à la matiere qui y eſt pouſſée à chaque battement du cœur; au lieu que dans le ſecond ils reſiſtent davantage, la matiere qui s'y arrête venant à s'y déſecher, bien loin de prêter, reſiſte & s'oppoſe à l'entrée de celle qui y eſt pouſſée dans la ſuite.

Il ne faut pas croire neanmoins

moins, que l'humeur qui s'arrête & s'endurcit dans les vaiſſeaux excretoires, faſſe toute ſeule la tumeur des glandes; le ſuc nouricier qui s'y diſtribuë pour la nouriture de la partie, contribuë beaucoup à l'augmenter: mais il eſt toûjours vray de dire, que cette matiere en eſt la premiere & principale cauſe, puis que le ſuc nouricier ne s'extravaſe & ne groſſit la glande, que parce que le gonflement des vaiſſeaux excretoires étrangle les petits canaux par leſquels le reſidu de la limphe coule dans les vaiſſeaux limphatiques.

Lors que les matieres qui tumefient la glande ſont entierement endurcies & deſſechées, la tumeur qu'elles forment eſt dure & indolente: En un mot elle eſt ſchirreuſe, ſi elle eſt conſiderable,

ſiderable, on l'apelle, ſchirre & durillon, ou tubercule, lors qu'elle eſt fort petite.

On trouve aſſez ſouvent le poulmon parſemé de tumeurs de cette derniere eſpece, au lieu qu'il ſe forme des ſchirres dans les glandes conglobées & conglomerées; ce qui eſt une ſuite neceſſaire de la ſtructure de ces parties; car il eſt viſible que ſi ces dernieres viennent à ſe tumefier, elles doivent former une même tumeur, puis qu'elles ſe touchent, au lieu que les glandes du poulmon étant diſtinctes & ſeparées, doivent former auſſi des durillons ſeparez. Il arrive cependant quelque-fois, que ces durillons croiſſent à un point, qu'ils viennent à s'entre-toucher, & à ſe joindre, & forment une même tumeur; ce qui eſt la ſource des ſchirres de cette partie.

Je croi que cela ſuffit pour donner une idée claire & diſtincte de ce qui ſe paſſe dans les parties qui s'embaraſſent ; il eſt temps de conſiderer les differentes alterations que les obſtructions peuvent cauſer & dans l'œconomie generale, & dans les parties particulieres.

ARTICLE SECOND.

Des deſordres que les Obſtructions cauſent dans le ſang & dans le reſte de l'œconomie.

IL paroît pour peu qu'on y faſſe d'attention, que ſi quelque couloir vient à ſe boucher, & que l'obſtruction ſoit conſiderable ; il paroît, dis-je, que l'humeur qui s'y ſepare doit ſéjour-

ner dans le sang, & qu'elle doit y faire des alterations differentes, suivant qu'elle est d'une differente nature, & que le sang du malade est en differens états.

Lors que l'humeur est saline, que l'épaississement en est peu considerable, que le sang du malade est facile à mouvoir, elle allume une fiévre aiguë ou l'augmente infailliblement si elle a commencé de paroître.

C'est ainsi que la transpiration retenuë allume la fiévre dans ceux qui sont assez imprudens pour se baigner dans l'eau froide lors qu'ils sont échauffez : Ce qu'on raconte d'Alexandre, & de l'Empereur Frederic Barberousse.

C'est ainsi que l'exaltation de la bile excite cette chaleur brûlante, & cette fermentation

extraordinaire que nous obſervons dans les fiévres ardentes; & ſi nous ne pouvons pas dire qu'elle ſoit la premiere cauſe de la fiévre, puis qu'elle commence à paroître avant que l'embarras du foye ſoit conſiderable, nous pouvons du moins aſſurer, qu'elle contribuë beaucoup à en augmenter la violence.

Nous ne pouvons pas douter non plus que la tranſpiration du poulmon n'excite ou ne contribuë du moins à augmenter la fiévre qui accompagne la peripneumonie; ce qui paroît évident lors que la fiévre n'eſt que ſymptomatique, c'eſt à dire, lors qu'elle ne s'allume que quelque temps aprés que la fluxion s'eſt faite.

Que ſi au contraire l'humeur qui ſéjourne, & le ſang du ma-

lade ſont chargez de ſouphres impurs & terreſtres, & que les parties ſalines en ſoient fort envelopées, elles ne concourent enſemble que dificilement, & par conſequent la fermentation du ſang ſera foible, & dans le commencement on n'apercevra point d'alteration ſenſible dans le mouvement des humeurs ; mais à meſure que la quantité de l'excrement retenu viendra à augmenter, il cauſera differens déſordres.

Pour l'ordinaire il s'unit aux humeurs qui ſe ſeparent dans les autres parties & les infecte, & il en infecte plus ou moins, ſuivant qu'il eſt en grande ou en petite quantité. Prenons un exemple pour rendre la choſe plus ſenſible, & ſuppoſons que pluſieurs glandes du foye viennent à s'embarraſſer ; il faut ne-

ceſſairement pour lors que la quantité de bile qui ſe ſeparoît par les glandes bouchées, ſéjourne dans le ſang ; ainſi il en ſéjourne plus ou moins, ſelon que l'obſtruction eſt plus ou moins conſiderable.

Cette bile retenuë reſte quelque temps ſans ſe mêler & ſe confondre avec les autres humeurs, parce que naturellement elle eſt inuniſſible avec elles ; mais comme toutes les petites goutes de cette bile qui roule dans les vaiſſeaux ſont choquées à tous momens par les parties, qui fermentent dans le ſang : elles ſe diviſent & ſe rareſient ſi fort qu'elles s'uniſſent facilement aux humeurs qui ont quelque analogie avec elle, ou qui ſont chargées de ſels acres dans la ſcabroſité deſquels peuvent s'accrocher les parties ſulphu-

reuſes de cette bile exaltée.

De là vient que la limphe du corps muqueux s'en charge, & que la peau paroît jaune, blanche, verte ou noirâtre, ſelon que la bile arrêtée eſt de l'une ou de l'autre de ces couleurs.

De là vient encore que l'urine en eſt teinte, qu'elle s'unit avec la ſalive & la rend amere; elle s'allie avec le ferment du ventricule, le ſuc qui ſe ſepare dans les inteſtins, & les altere par conſequent: elle s'allie avec la tranſpiration du poulmon, lui donne une nouvelle acrimonie, & la rend propre à exciter la toux en irritant les bronches & les veſicules du poulmon.

Les menſtruës retenus s'uniſſent de même aux humeurs qui leur ſont analogues, lors qu'ils ſont retenus en petite quantité, & les infectent preſque toutes.

lors que les embarras de la matrice sont considerables, la salive change & le ferment du ventricule s'altere : De là viennent l'inappetence, le rebut pour les alimens ordinaires & l'appetit dépravé pour les choses absurdes, qu'on observe presque toûjours dans cette maladie.

Les menstruës ont encore cela de particulier qu'ils causent des symptômes periodiques, & tres-souvent des plus fâcheux ; tantôt ce sont des vomissemens, tantôt des crachemens de sang, quelque-fois des hemorragies du nez, & souvent des Eresipeles, dont le retour est aussi reglé que l'étoit autre fois l'évacuation qui se faisoit par la matrice ; la raison en est aussi la même : car tout ainsi que le sang qui se vuide tous les mois par cette partie dans l'état na-

turel, ne ſe vuide que parce que les glandes qui en tapiſſent la ſurface interne, ſe gonflent tout à coup & preſſent les vaiſſeaux du ſang qui rampent à l'entour, de telle ſorte qu'ils ſont obligez de s'entrouvrir & de ſe rompre : de même celuy qui s'épanche dans le poulmon, le nez & le ventricule, ne s'extravaſe que parce que la matiere des mois qui s'exalte dans le ſang, & qui ſe vuidoit autrefois par les glandes de la matrice, ſe ſepare pour lors par les glandes de l'une ou de l'autre de ces parties, les gonfle tout à coup, & force les vaiſſeaux qui rampent à l'entour, de s'entrouvrir & de ſe rompre, parce que de même que dans la matrice ils ſont trop foibles pour reſiſter à l'impulſion du ſang qui tend à les dilater, au

lieu que lors que la même matiere s'unit avec la transpiration, & se sépare par les glandes de la peau, elle y arrête le sang & cause une tumeur erésipelateuse: mais les vaisseaux ne crévent pas, parce que le tissu en est plus solide & plus ferme.

Je serois trop long si je voulois faire une enumeration exacte des symptômes qui ont accoûtumé de suivre la retention de chaque excrement en particulier, je serois obligé d'entrer dans le détail des obstructions, ce qui n'est pas de mon projet; ainsi je m'appliqueray uniquement à considerer les alterations generales, que ces excremens retenus doivent faire & dans le sang & dans le reste de l'œconomie.

Ce qui paroît d'abord, c'est que si ces excremens retenus ne se

vuident point par quelqu'autre endroit, ils doivent ſe dégager de plus en plus à meſure qu'ils reſteront dans le ſang ; il paroît, dis-je, que les parties ſalines doivent s'exalter, & allumer la fiévre ; elles le font en tres-peu de tems, & preſque ſur le champ, pour ainſi dire, lors que le ſang eſt facile à mouvoir, & que les humeurs ſont peu gluantes, & la fiévre eſt aiguë ; pour lors, comme nous l'avons dit plus haut, lors qu'au contraire le ſang & les humeurs retenuës ſont gluantes, & que les parties ſalines ſont chargées des ſouphres impurs, & terreſtres, pour lors la fiévre ne s'allume qu'aprés un eſpace de temps conſiderable, & la fermentation qui s'excite excede peu le naturel dans le commencement ; de ſorte que le malade & ſon

Medecin ont peine à s'en appercevoir, elle augmente insensiblement, & quelque tems aprés la chaleur & la frequence du pouls sont tres-sensibles : alors elle redouble aprés le repas, le malade maigrit à veuë d'œil, & il suë presque toûjours pendant le sommeil; c'est cet état qu'on appelle le second degré de la fiévre lente ; enfin comme la quantité des humeurs retenuës & la salure du sang augmentent toûjours, le malade tombe bientost dans le dernier degré du marasme; il a les yeux enfoncés, les temples abbatuës, la face affreuse, ses ongles se recourbent, les cheveux lui tombent, & il perit enfin par un cours de ventre qui l'accompagne jusqu'à la mort.

Comme c'est par accident seulement que je parle de la fiévre

lente, je n'entreray pas dans l'explication de ſes ſymptômes, je prie ſeulement le lecteur de remarquer que les humeurs retenuës changent entierement la diſpoſition & la tiſſure de la maſſe du ſang : car au lieu qu'au commencement il étoit gluant, épais, chargé de ſouphres impurs & terreſtres, la partie ſulphureuſe eſt entierement perduë ſur la fin, & ce n'eſt quaſi plus que de la ſaumure, lors que les humeurs ont ſejourné pendant long-temps, ce qu'il eſt abſolument neceſſaire d'obſerver pour la curation.

Il n'en eſt pas de même lors que l'humeur dont le couloir eſt bouché ſe vuide par quelqu'autre endroit ; dans ce cas là la maſſe du ſang ne s'altere & ne ſe corrompt preſque point, & rien ne ſouffre que la partie ſur

laquelle l'humeur retenuë se décharge ; c'est ce que nous observons assez souvent dans les maladies de la peau produites par cette cause ; telles sont les dartres, les boutons, la teigne, & semblables qui en dépendent assez souvent. Nous observons, dis-je, journellement que ceux qui sont attaquez de ces maladies font parfaitement toutes leurs autres fonctions, & joüissent à cela prés d'une santé parfaite.

Il arrive même quelque-fois que les parties par lesquelles les humeurs retenuës se vuident ne souffrent aucune alteration, non plus que le reste de l'œconomie, quoi que les Obstructions soient tres-considerables, & que l'humeur retenuë soit abondante. En voicy un exemple assez particulier :

c'est la femme d'un Officier de Justice de la ville d'Aix en Provence, qui souffre depuis plusieurs années une entiere suppression d'urine, & cela sans aucune incommodité sensible ; c'est un fait tres-certain, je l'ay appris de l'Illustre Mr Michelet, dont le merite extraordinaire vient d'estre recompensé de la charge de Premier Medecin de sa Majesté Catholique.

Cette experience prouve évidemment, ce me semble, ce que je viens d'avancer ; car si l'urine qui de toutes les humeurs est la plus abondante, & dont la retention pour l'ordinaire precipite dans peu de jours ceux qui en sont attaquez, dans un catharre suffoquant ou dans un assoupissement mortel : s'il est vray cependant, comme il conste par cette observation, que le

couloir par où elle ſe ſepare puiſſe être entierement bouché, ſans que le reſte des fonctions ſoient lezées ; à plus forte raiſon, des Obſtructions moins dangereuſes peuvent-elles ſubſiſter long-tems, ſans que le reſte de l'œconomie ſouffre aucune alteration conſiderable.

ARTICLE TROISIE'ME,

Qui comprend le Diagnoſtique, Prognoſtique, & la curation des Obſtructions.

IL paroît de ce que nous venons de dire, que l'on doit faire un prognoſtique bien different des Obſtructions des differentes parties, & même des Obſtructions d'une même partie,

tie, ſuivant ſes divers caractere, & ſuivant les divers ſymptômes qui l'accompagnent: par exemple, les obſtructions des glandes du Poulmon ſont bien plus dangereuſes que celles de la plus-part des autres parties; & lors que le gonflement de ces glandes eſt ſuivy d'Inflammation, il ſe diſſipe dans peu de jours, au lieu que les Tubercules durent trente, quarante, ou cinquante âns, & quelquefois davantage.

Que ſi vous demandez par quels ſignes vous pourrez connoître les Obſtructions, leurs caracteres & les parties affectées: C'eſt par la veuë ou le toucher, dans les parties externes, & dans la pluſpart des viſceres du bas ventre; & dans les autres parties, c'eſt par l'alteration & le regorgement des humeurs;

outre cela les obſtructions de chaque partie ont toutes leurs accidens, qui ſont autant d'indices qui ſervent à les découvrir, mais ce détail n'eſt pas de nôtre projet.

Ce qui nous reſte à faire, c'eſt de preſcrire les remedes qu'il faut employer pour la gueriſon de cette maladie, & de regler l'ordre, le tems & la maniere dont il faut les mettre en uſage.

Et c'eſt ce qui n'eſt pas facile, ſoit parce que les obſtructions ſont accompagnées de ſymptomes differens, ſoit parce que les cauſes en ſont differentes; ſoit enfin parce que les diverſes parties exigent des menagemens particuliers; je vais pourtant le tenter. J'entre en matiere, generalement dans toute ſorte d'obſtructions on doit

avoir en veuë de déboucher les canaux embarraſſez, & de prevenir ou de calmer les ſymptomes; mais il faut s'y prendre en differentes manieres, ſelon les divers états ou les divers caracteres de la maladie.

Nous n'avons rien à ajoûter à ce que nous avons dit ailleurs ſur la cure de l'inflammation; reſtent les obſtructions dans leſquelles le cours du ſang n'eſt pas arrêté d'une maniere ſi ſenſible.

Dans le cõmencement avons-nous dit, la matiere qui bouche & remplit les canaux obſtrus eſt encore molle, ainſi elle coulera facilement pourvû que l'humeur que le ſang fournira dans la ſuite, ſoit plus fluide & plus coulante.

Vous remplirez cette indication en prevenant le tranſport

des cruditez qui paſſent des premieres voyes dans le ſang, qui cõme nous l'avons dit plus haut, ſont la cauſe ordinaire des obſtructions) vous en viendrez à bout par la diette, par la purgation par l'uſage de quelques legers aperitifs : La purgation vuide ces cruditez ; par la diette elles ſe conſument, les principes viſqueux du ſang ſe briſent ; & l'eſtomac, ou ce qui eſt la même choſe, le ferment qui ſert à la diſſolution des alimens, recouvre ſa premiere vigueur.

Si vous voulez guerir, par exemple, ces legeres obſtructions qui ont accoûtumé de ſe faire au Printems & en Automne, vous ordonnez une ſaignée, aprés quoy vous purgez plus ou moins fortement, ſuivant l'âge & le temperament du malade, & vous faites uſer pendant cinq

ou ſix matins, d'un demi verre de vin d'abſinte, ce qui ſuffit pour l'ordinaire, pourvû que le malade ſoupe legerement, & ſoit ſobre dans ſon regime de vie.

Si les embarras ſont plus conſiderables, & que la matiere arrêtée commence à s'endurcir, vous aurez plus de peine à la dilayer, & par conſequent vous devez employer des remedes plus efficaces.

Pour lors aprés la ſaignée & la purgation, vous faites uſer pendant neuf matins, de bouillons aperitifs, dont le ſuivant ſervira de modele.

Faites un boüillon avec un morceau de veau, & avec une once de limaille de fer roüillé ſuſpenduë dans un noüet, que vous ferez boüillir enſemble, juſqu'à ce que le boüillon ſoit

fait ; trois quarts d'heure avant de retirer le pot du feu, vous y jetterez des racines de chicorée, de bruſques ou petit houx & d'aſperges, de chacune demie once ; un quart d'heure aprés vous y adjoûterez une poignée de chicorée amere & autant de borroche, & vingt grains de rhubarbe coupée menuë, & renfermée auſſi dans un noüet.

Vous purgez vôtre malade au milieu & à la fin de l'uſage de ces boüillons, aprés leſquels vous lui faites prendre le matin à jeun, de deux jours l'un pendant trois ſemaines, un gros & demi de l'opiatte ſuivante, par deſſus laquelle il avalera un boüillon alteré avec les feüilles de chicorée, & ſe promenera à pas lent pendant demie heure.

Prenez demie once de limail-

le de fer preparée à la roſée du mois de May, du ſené mondé & de rhubarbe choiſie, de chacun deux gros, de racine de jalap, & du ſel d'abſinte, de chacun un gros & demi; mêlez le tout enſemble aprés l'avoir reduit en poudre, & avec du ſirop de chicorée compoſé, faites en une opiatte pour l'uſage ſuſdit.

Si les remedes precedens ne ſuffiſent pas pour emporter la maladie, vous ordonnerez les eaux minerales aperitives.

Vous preferez les froides aux chaudes, lors que le malade eſt d'un temperament chaud & ſec, & s'il eſt d'un temperament flegmatique, & que les premieres voyes ſoient farcées de cruditez gluantes, vous preferez les chaudes aux froides.

Il boira à ſon ordinaire d'une

ptiſanne faite avec la rhubarbe, ou avec le fer roüillé, avec laquelle il mêlera la 3e. ou la 4e. partie de vin de Bourgogne, ou du meilleur qu on poura trouver.

Ces Remedes rempliront parfaitement toutes vos indications ; les boüillons aperitifs fermentent le ſang, diviſent les crudités, & les déterminent par les urines avec les humeurs retenuës dans le ſang, tout de même à peu-prés que les purgatifs & les ſudorifiques, les déterminent & les vuident par les ſelles, & par la tranſpiration.

Les humeurs qui doivent ſe ſéparer par les glandes bouchées reviennent inſenſiblement à leur état naturel, à meſure que les cruditez qui étoient la cauſe de leur épaiſſiſſement prennent une autre route ; alors elles coulent facilement par les vaiſſeaux

vaiſſeaux excrétoires des glandes qui ſont encore libres, & elles dilayent inſenſiblement les matieres gluantes qui bouchent les tuyaux embaraſſez, pourvû qu'elles ne ſe ſoient pas entierement endurcies.

L'on purge au milieu, & à la fin des boüillons, pour vuider les cruditez des premieres voyes, qui peuvent gâter & corrompre les remedes alterans qui doivent paſſer dans le ſang.

L'Opiatte chalibée agit & dans les premieres voyes & dans le ſang; le fer & les ſels fixes corrigent les cruditez minieres des obſtructions, & les purgatifs qu'on y mêle, les déterminent par les ſelles. Cette opiatte eſt beaucoup plus efficace que les boüillons, elle fermente plus fortement, & briſe davantage les ſouphres du ſang, c'eſt par

là qu'elle convient moins aux bilieux & aux mélancoliques brûlez.

Les eaux froides aperitives fermentent de même ces cruditez & les vuident ou par les urines ou par les ſelles; outre cela, elles rafraichiſſent, parce qu'elles lavent le ſang, & en entrainent la ſaleure ſur-abondante. C'eſt par cette raiſon qu'elles conviennent parfaitement aux bilieux & aux mélancoliques brûlez, au lieu qu'elles nuiſent preſque toûjours dans les cruditez aigres, pituiteuſes & venteuſes, parce qu'elles augmentent la ſeroſité du ſang, & par conſequent celle du ferment de l'eſtomac & du reſte des ſucs qui ſervent à la diſſolution des alimens; de là vient que la digeſtion s'affoiblit encore davantage, & que les cruditez augmentent.

Les eaux chaudes, au contraire, ſont d'un trés bon uſage dans ces cruditez, parce qu'en fermentant avec force, elles animent le ſang & les fermens dont les ſels étoient trop embarraſſez: & quoi qu'il ſemble qu'elles doivent en diminüer la force en augmentant la ſeroſité tout de même que les eaux froides; cela n'arrive pas pour l'ordinaire, parce qu'elles ſéjournent peu dans le ſang & qu'elles paſſent facilement par les ſelles ou par les urines.

On peut employer les remedes que nous venons de preſcrire dans la plus-part, & non dans toutes ſortes d'obſtructions; car il en eſt dans leſquelles ils pourroient attirer des accidens trés fâcheux: dans les tubercules du poulmon, par exemple, l'on ne doit point ten-

ter l'uſage des eaux minerales, parce qu'elles augmentent conſiderablement le volume du ſang, & qu'il eſt à craindre que quelques vaiſſeaux ne ſe rompent dans la partie malade.

L'on doit encore être fort circonſpect dans l'uſage des opiattes dont j'ay parlé cy-devant, lors qu'on aprehende quelque ſupuration dans les parties internes; car il eſt certain que les opiattes ſont trés propres à l'accelerer, & par conſequent à precipiter le malade dans une fiévre lente, preſque toûjours incurable.

Ainſi vous devez conſiderer toutes les circonſtances & examiner s'il n'y a pas de contre indication pour les remedes que vous pretendez employer; pour lors il en faudra changer, & en ſubſtituer à leur place, qui ne

ſoient pas ſujets aux mêmes inconveniens; appliquez vous ſur tout à choiſir ceux qui ſeront ſpecifiques, ou qui conviendront particulierement à la partie affectée.

Lors que la matiere qui fait l'obſtruction a degeneré en ſchirre, & qu'elle s'eſt entierement endurcie; c'eſt inutilement que vous tenterez de la diſſoudre, vous n'y reüſſirez pas. Vous vous apliquerez donc uniquement à vuider les excremens retenus, à prevenir les deſordres qu'ils pourroient faire dans les parties & dans le ſang, & à rétablir celuy-cy dans ſon état naturel.

Les legers purgatifs, les dilayans, les diuretiques temperez ſont trés propres à remplir cette indication; & je vous conſeille de le mettre en uſage.

On ſe ſert encore avec ſuccez des opiattes chalibées lors que le ſang ſubſiſte dans l'état de crudité ; car quoi qu'elles ſoient inutiles pour diſſoudre les matieres appierries, elles dilayent du moins celles qui ſont encore molles; & par conſequent elles diminüent les obſtructions, & préviennent leur accroiſſement.

Que ſi le ſang a changé de nature, & que de cet état de crudité qui a été la ſource des obſtructions, il ſoit paſſé dans un état de ſaumure ; ce qui arrive aſſez ſouvent par l'action des excremens retenus, comme nous l'avons dit plus haut, les opiattes chalibées ſont trés nuiſibles, parce qu'elles achevent de détruire la partie ſulphureuſe & balſamique du ſang, qu'il eſt trés important de rétablir.

Alors les legers purgatifs, les dilayans, & les incraſſans ſont les ſeuls remedes que vous pouvez mettre en uſage; entr'autres le lait & le bain conviennent parfaitement, & il ne faut pas craindre, qu'ils contribüent à augmenter les obſtructions; car outre que le ſang a changé d'état, le lait qui eſt le remede contre lequel on crie d'avantage, n'épaiſſit jamais le ſang, tandis qu'il ne ſe gâte point dans les premieres voyes: Vous en verrez facilement la raiſon, ſi vous conſiderez que le lait eſt un chile parfaitement digeré, lequel par conſequent n'a pas beſoin de coction pour ſe changer en ſang; tout ce qu'on peut ſouhaiter, c'eſt qu'il ne contracte aucune mauvaiſe qualité dans les voyes par leſquelles il eſt obligé de paſſer. Ain-

ſi vous ne balancerez point à vous en ſervir dans les obſtructions, lors que le ſang aura changé d'état & que les premieres voyes ne ſeront plus farcies des cruditez; vous pouvez même le tenter quoique l'eſtomac ſoit foible & que la digeſtion ſe corrompe en quelque maniere, lors que vous jugerez qu'il eſt abſolument neceſſaire pour rétablir la partie ſulphureuſe & balſamique du ſang : mais vous le donnerez alors avec beaucoup de precaution, vous purgerez trés ſouvent, vous ordonnerez des opiattes fortifiantes, & vous le mêlerez avec les autres remedes qui l'empêchent de ſe corrompre; cependant avec tous ces ſoins on ne réüſſit pas pour l'ordinaire.

Je finiray ce Chapitre en vous avertiſſant de ne pas confon-

dre, comme font quelques-uns, les diuretiques froids, avec les aperitifs. Ils pouſſent veritablement par les urines; mais bien loin de ſervir à diſſoudre les obſtructions, ils ſont au contraire trés propres à les entretenir & à les augmenter, en épaiſſiſſant le chile, le ſang & les humeurs par les acides fixes qui y prédominent; d'où vous pouvez conclure que l'ozeille qui entre dans les boüillons rouges, eſt plus nuiſible que profitable; & que bien loin de cooperer avec les autres plantes dont on ſe ſert pour faire la décoction, c'eſt un frein qui les retient & qui empêche l'effet qu'elles pourroient faire, ſi on les employoit toutes ſeules.

CHAPITRE SIXIE'ME.

Du Schirre.

LA derniere eſpece de Tumeurs dont nous devons traitter, c'eſt le Schirre; c'eſt ainſi que s'appellent ces humeurs froides, dures & indolentes, qui ſe forment pour l'ordinaire dans les corps glanduleux, & quelques-fois dans les autres parties charnuës.

Ces Schirres ſont fort differens entr'eux, non-ſeulement par rapport à la couleur, mais encore par rapport à la maniere dont ils ſe forment, & par rapport à la maniere dont ils ſe terminent.

Les uns ſont des œdemes ou des inflammations qui ont dé-

generé, & qui se sont endurcies de la maniere que nous l'avons expliqué en parlant de ces maladies. Les autres croissent & augmentent d'une maniere insensible ; il se fait obstruction dans quelques glandes, la matiere qui s'y separe s'y accumule, s'y endurcit, & augmente insensiblement le volume des glandes bouchées ; delà vient qu'elles grossissent & qu'elles forment une tumeur considerable, qu'on appelle Schirre, parce qu'elle est dure, froide, & indolente.

De ces tumeurs les unes restent toûjours dans le même état, les autres se dissipent par resolution, quelques-unes suppurent, & quelques- autres enfin degenerent en cancer.

La dureté, l'insensibilité, & le reste des symptômes qui ca-

racteriſent les ſchirres, ſont des ſuites naturelles & neceſſaires, de l'état où ſe trouve la matiere qui les forme : cette matiere s'eſt endurcie, elle eſt ſolide ; de là vient que cette tumeur eſt dure, & qu'elle reſiſte fortement à l'impreſſion des doigts.

Elle ne fermente point ; de là vient que la tumeur eſt froide.

Elle eſt ſans mouvement, & bien loin de cauſer des ébranlemens douloureux ſur les nerfs qui ſe diſtribuënt dans la partie, elle les comprime ; de là vient que la tumeur bien loin d'être douloureuſe, eſt beaucoup moins ſenſible que n'eſt la partie dans ſon état naturel.

Pour ce qui eſt des differences qu'on remarque entre les Schirres, ſoit par rapport à la couleur, ſoit par rapport à la maniere dont ils ſe terminent, vous en

trouverez facilement la raiſon, ſi vous conſiderez que dans les differens couloirs, qui comme nous l'avons dit plus haut, ſont le ſiege ordinaire de cette maladie, il ſe ſepare des humeurs de diverſe nature, & que ces humeurs ſont ſujettes à des alterations differentes, ſelon les divers états du ſang du malade : car il eſt viſible que la couleur & les autres qualitez des tumeurs qui en ſont formées doivent être differentes.

Les Schirres dont les obſtructions ſont legeres, & dont la matiere eſt facile à dilayer, ſe diſſipent par reſolution lors que le ſang du malade & l'humeur qui ſe ſepare par les glandes bouchées reviennent à leur état naturel.

Ceux-là ſuppurent dont la matiere ſe rarefie & fermente aprés un certain temps, parce

que dans cette fermentation elle creve les vaiſſeaux excretoires dans leſquels elle eſt arrêtée ; elle ſe mêle avec la limphe qui eſt extravaſée dans le corps de la glande ; elles ſe fermentent, ſe digerent enſemble, & ſe convertiſſent en pus.

Enfin, lors que la matiere qui fait l'obſtruction eſt fixe, & chargée des parties terreſtres & des ſels corroſifs, la tumeur ne peut ni ſuppurer ni ſe reſoudre: mais les ſels corroſifs qui au commencement ſont embaraſſez dans les parties ſulphureuſes, ſe dégagent inſenſiblement; de telle ſorte qu'aprés un certain tems ils font face de tous côtés ; ils picotent & ébranlent les fibres nerveuſes qui ſe diſtribuënt dans la tumeur & dans les parties contiguës, & cauſent les lancinations douloureuſes

qu'on reſſent dans les tumeurs qui ont degeneré en cancer.

Il eſt bon de remarquer en paſſant, que c'eſt la chaleur du ſang qui dégage les ſels corroſifs, & que c'eſt le battement des arteres, qui en agitant & ſoûlevant la tumeur, pouſſe ces ſels corroſifs contre les fibres nerveuſes, & cauſe ainſi les lancinations qui caracteriſent les tumeurs chancreuſes.

Les Schirres ſont faciles à connoiſtre, lors qu'ils ſont ſcitués dans les parties exterieures & dans la plus-part des viſceres du bas ventre, qui en ſont le ſiege ordinaire, on les voit ou on les touche: dans quelques autres parties, le Poulmon par exemple, il eſt plus difficile de s'en aſſeurer, quoi qu'on ne laiſſe pas d'avoir des ſignes aſſez certains, que je ne rapporteray

point icy, parce que ce n'eſt pas de nôtre projet.

Pour ce qui eſt du prognoſtique, l'on peut dire en general que les tumeurs ſchirreuſes ſont tres-difficiles à guerir, ſur tout lors qu'elles ſont inveterées.

Elles ſont plus ou moins dangereuſes, ſelon qu'elles ſont plus ou moins conſiderables, ſelon les parties qui en ſont attaquées, & ſelon la maniere dont elles ſe terminent.

Les Schirres internes ſont en general plus dangereux que les externes, non-ſeulement parce qu'on ne peut y appliquer les remedes : mais encore parce qu'ils ſont pour la plus-part ſuivis de ſymptômes tres-fâcheux. Ceux du poulmon, par exemple, ſont toûjours accompagnés d'une oppreſſion conſiderable; la partie s'enflamme à la moindre

dre occaſion, & le malade tombe le plus ſouvent dans une hydropiſie de poitrine : ceux des viſceres du bas ventre font des effets à peu-prés ſemblables, &c.

Ceux des mammelles, de la matrice, & du viſage dégenerent facilement en cancer, qui de toutes les manieres, dont les ſchirres ſe terminent, eſt ſans doute la plus fâcheuſe, & par conſequent ils ſont tres-dangereux

Dans les autres parties, tantôt ils ſe diſſipent par reſolution, ce qui eſt toûjours ſalutaire, tantôt ils ſubſiſtent dans le même état, & quelques-fois ils ſe terminent par ſuppuration : ce qui eſt favorable dans les parties externes, parce que le pus ſe vuide, & qu'on guerit l'ulcere ; mais qui eſt tres-pernicieux dans les parties inter-

nes, parce que le pus croupit dans la partie, se mêle avec le sang, & precipite le malade dans une fiévre lente incurable.

L'on remarque enfin que les Schirres noirs dégenerent en cancer, bien plus facilement que ceux qui sont blancs, & par consequent ils sont plus dangereux.

Aprés avoir murement consideré le caractere du Schirre que vous avez à traitter, vous en venez à la curation ; si vous jugez qu'il puisse se dissiper par résolution, vous employez les aperitifs & les fondants, qui sont tres-propres à remplir cette indication.

Si la tumeur ne peut pas se resoudre, vous tâchez de la faire suppurer dans les parties externes ; les aperitifs pris interieurement, & les emplastriques

appliquez exterieurement, ſont tres-propres à faire cét effet.

Pour ce qui eſt des Schirres internes, vous en prevenez ou retardez la ſuppuration autant qu'il eſt poſſible ; c'eſt pourquoi, lors qu'elle eſt à craindre, vous vous abſtenez des Opiattes chalibées, quoi qu'elles ſemblent ſpecifiques pour cette maladie, & vous employez les adouciſſans, que vous entremêlez des diuretiques temperez.

Les aperitifs violens ſont encore plus à craindre, lors que la tumeur tend à dégenerer en cancer, car ils ſont tres-propres à dégager les ſels corroſifs qui y ſont enveloppez, & par conſequent il ne faut jamais en tenter l'uſage ; alors vous devez vous appliquer à vuider la ſalure du ſang par l'uſage des eaux minerales froides, & à

en augmenter les parties balſamiques par l'uſage des incraſſans ; le lait par exemple, les crêmes de ris, & ſemblables.

Preparation particuliere du Laudanum.

PRenez de l'Opium, coupé par tranches, faites le torrefier dans un plat de terre, & quand il ſera aſſez deſſeché, ôtez-le du feu, faites-le piler, & paſſer par une étamine de ſoye ; prenez demy livre de cette poudre, faites-la bouillir dans douze pintes d'eau reduites à ſix, que vous paſſerez à travers un papier gris.

Prenez en même temps demi livre de gomme de Storax en poudre, faites-la bouillir dans

six pintes de vin blanc, reduites à trois, & les passez par un linge fin, joignez cette colature à celle de l'Opium, & remettez-les sur le feu pour les faire évaporer ensemble jusqu'en consistance de miel épais, que vous garderez pour vous en servir dans le besoin. Je prefere le Laudanum ainsi preparé à tous autres, parce qu'il est incomparablement plus doux, & qu'on n'en doit craindre aucun mauvais effet, quand on en donneroit quatre fois autant que du Laudanum ordinaire.

FIN.

A PARIS,
De l'Imprimerie de PIERRE REBUFFE'.
1701.